

DAVID
SPAILLER



C
O
M
A

B
L
A
N
C



HYPALLAGE
EDITIONS

© Hypallage Editions
– David Spailier – 2020

ISBN : 978-2-37107-172-8

www.hypallage.fr

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

David Spailier

Coma blanc
Les Enfants de Silicium

« Je suis un miroir.
Regardez-vous en moi. »
Andy Warhol

. 白 .

Elliot

8 ans – Le 9^e enfant du Bloc C – Né en Incubateur –
En observation depuis sa naissance – Enfermé dans
une chambre – Aucun contact avec l'extérieur.

1.

J'ai été brûlé à Nagasaki. J'ai filmé l'explosion
d'Hiroshima. J'ai hurlé devant le mur de Berlin. J'ai
débarqué sur les plages de Normandie. J'ai embrassé
Marilyn Monroe. Tué JFK. Photographié Tien An
Men. Épousé Simone de Beauvoir. Écrasé la
rébellion hutu depuis mon poste de télévision... J'ai
tout fait. J'étais partout. J'ai tout vu. Enregistré.
Décodé. Analysé chaque image depuis mon fauteuil.
D'une chaîne à l'autre je suis devenu ces personnages
cathodiques. Je vis à travers leurs silhouettes
reflétées sur mon visage bleu. Je suis né ici, dans

cette chambre blanche, habillé par un poste de télévision et un fauteuil déchiré. J'ai grandi avec Mickey Mouse. Fêté Noël entouré par les rires enregistrés d'une sitcom américaine. Je suis l'enfant de cette génération élevée par notre mère la télévision. Plus qu'un enfant, ma chair est analogique, ma voix est un parasitage sonore, ma pupille est CRT. D'un clignement d'œil je change de chaîne. Je me nourris de ces masses impalpables. Je mâche, ingurgite, avale et digère toutes les informations possibles et imaginables.

Assis devant ce cube, je suis présent sur tous les continents du globe. Je suis partout. Je vois tout. Je connais tout. J'ai remplacé Dieu. Je n'ai aucun contrôle sur les hommes mais je connais leurs mouvements, leurs vies, leurs moindres secrets. La réalité est maintenant analogique. Tout ce qui n'a pas été filmé n'a aucune existence. Il faut une trace, un enregistrement pour prouver que l'on est en vie, que l'on respire. Il faut avoir filmé cet événement, cette guerre pour qu'elle se matérialise et devienne réelle.

Je vis dans une chambre blanche. Une blancheur clinique étalée tout autour de moi. Quatre murs. Un plafond. Un sol. Je regarde les recoins, je scrute, je cherche le plus petit signe d'une vie. Une fissure, un écaillage à peine perceptible, deux minuscules taches au centre du plafond, ces minuscules grains de sable qui lui donnent cette texture étrange, presque

palpable. Je connais les moindres recoins de ma chambre. Les moindres imperfections. J'essaie de trouver une trace, une preuve, quelque chose qui m'indique que je ne suis pas seul. Que cette chambre, à sa manière, respire elle aussi. Qu'elle a sa vie, une existence. Mais non, il n'y a qu'à travers le temps que je peux voir les signes d'une lente dégradation. Des rides qui se forment sur l'épiderme blanc de ses murs. Ce léger plissement dans les paupières des tubes néons, une lumière qui se fait de plus en plus faible avec les années. L'échine voûtée du canapé sur lequel je suis couché, son cuir déchiré, l'odeur de sa peau. Ses blessures à travers lesquelles je peux voir l'intérieur de son organisme. Un corps fait de mousse et de ressorts. Les artères métalliques d'un vieil homme au cœur fragile.

Dans quelques jours ils viendront. Ils prendront ma télévision. Ils me l'enlèveront. J'ai passé toute ma vie enfermée avec elle à mes côtés. Dans mon sommeil, je l'ai quelquefois appelée « Maman ». Une mère analogique qui a toujours été là, à n'importe quel moment, dans n'importe quelle circonstance. Elle m'a éduqué. Elle m'a nourri d'images. J'imagine souvent être né, avoir vécu neuf mois dans son ventre de plastique et de verre. J'imagine avoir été bercé par des soubresauts électriques, flottant dans un liquide amniotique et analogique. Je crois que je l'aime, je ne sais pas. Dans quelques jours ils viendront dans ma chambre, je ne les verrai pas, je ne les vois jamais. Ils me disent que demain je me transformerai.

D'analogique je deviendrai numérique. « *Ce n'est qu'une simple mutation animale* » me dit le haut-parleur au-dessus de mon lit. Une chrysalide de pixels. « *L'adaptation prendra un certain temps* » me murmure cette voix féminine entre les parasites sonores. « *Il faut que tu changes de peau, modifies tes perceptions, ton comportement pour évoluer dans un tout autre univers... Un monde digital.* »

Couché sur mon lit, le mécanisme de l'horloge m'hypnotise. Je calque ma respiration sur les battements métalliques de son cœur. Plongé entre le sommeil et l'éveil, L'horloge me murmure un léger tic... suivi d'un tac... Et la grande aiguille noire tremble, s'arrête brusquement, m'indique le chiffre 15 avant que son index métallique me pointe du doigt 1 heure 43 minutes et 15 secondes... Tic... 16 secondes... Tac... 17 secondes...

Le temps est hémophile, il coule et continue à saigner, seconde après seconde. Je ne sais même pas si nous sommes l'après-midi ou en pleine nuit. Je décide toujours de ça à pile ou face. Pile, il fait jour. Face, il fait nuit. La lumière crue des tubes néons me donne l'impression que le soleil n'est plus qu'une étoile froide qui grésille et recrache sa lumière artificielle. Un soleil de 18 watts, 230 volts et 60 centimètres.

La pièce vient de tomber. Face. Il est alors 1 h 43 du soir et le tungstène découpe toutes les ombres de ma chambre. Il tranche, lacère, recherche la moindre trace d'intimité comme pour mettre à nu chaque objet. Il les dépossède de leur personnalité, viole leurs confidences tapies dans une ombre qui n'existe plus. Cette lumière crue dissèque chaque angle, contour, texture et ligne droite. Un regard obscène posé sur un lit double, un fauteuil en cuir déchiré, une table basse, une horloge, une vieille télévision noire et blanche, et un corps qui semble être le mien.

Je ne sais pas vous dire à quoi il ressemble... Faute de miroir ou de reflet je n'ai pas l'impression d'avoir une apparence, un visage, la moindre silhouette. Je ne sais même pas si je suis un homme ou une machine. Tout ce que je sais de moi, c'est que je suis né ici.

Je vous écris parce que vous êtes les seules personnes à me lire. Je n'ai personne à qui parler. J'ai besoin d'une présence. Je vous parle alors dans l'espoir d'être entendu. J'ai huit ans et personne ne connaît mon nom. Je vous ai dit que je m'appelle Elliot ?

J'ai besoin d'une compagnie. J'allume la télévision. Un clignement d'œil et mon iris se rétracte mécaniquement d'un, deux, et de trois diaphragmes. Trois clics et les fines lamelles de plastique se referment lentement les unes sur les autres.

L'obturateur de mon œil change d'ouverture alors que j'entends ce petit son, cette bille numérique qui vient d'accepter une tension d'1,5 volt.

La diode infrarouge posée devant mon nerf optique transforme le signal électrique en une lumière qui passe à travers mon humeur vitrée, le cristallin et l'ouverture biomécanique de mon iris. Elle plonge dans le vide de cette pièce avant de frapper le récepteur infrarouge de la télévision.

Le récepteur bascule alors en recevant cette impulsion de 30 kHz. La télévision s'allume alors aussitôt.

Un bref regard sur la gauche pour augmenter le volume. À droite pour baisser le son. Les yeux rivés un millième de seconde sur le plafond et la chaîne bascule vers une autre. C'est ma seule manière de communiquer avec elle. Je l'allume, je l'éteins, je change de chaîne, je modifie les contrastes, je baisse le volume. Je n'ai pas trouvé d'autre moyen, d'autre contact avec cet objet. Il m'arrive quelquefois de la confondre avec ce que l'on appelle une mère.

Je ne connais pas la chaleur d'un ventre lorsque l'on pose sa tempe contre son épiderme. Sentir le souffle humide d'une respiration humaine. Voir ce regard maternel posé sur vous. Ces yeux. Ce sourire. Le sentiment d'être aimé. Juste ça. Rien de plus. D'après les vieilles séries télévisées, ça doit être agréable. Le

filis vouvoie sa mère. Pose un baiser sur son front. Il monte les escaliers. Ouvre la porte. S'installe et commence à faire ses devoirs dans sa chambre. Je ne sais pas ce que c'est d'embrasser quelqu'un de proche. De très proche. Je ne sais pas. Je crois que ça doit être agréable d'avoir une mère.

2.

Hier soir j'ai pu partir, m'échapper de cet endroit pendant quelques heures. Ce n'est pas que je veuille quitter ma chambre, non, loin de là. Je me sens bien ici, en sécurité, même si quelquefois j'ai besoin d'autre chose, je ne sais pas. Un contact humain ? Une odeur particulière ? Le son d'un rire ? Me sentir vivant quelques secondes ? Je n'en sais rien. Je vous le dirai quand je l'aurai trouvé.

J'ai toujours aimé me promener la nuit. Déambuler dans cette mégapole, marcher entre ces géants de verre et d'acier. J'aime ce voile noir, les ombres que je peux enfin regarder, l'éclairage des lampadaires, cette pluie jaune sale (Pantone 3965C) qui laisse place quelques mètres plus loin à l'obscurité. Une nuit tellement rassurante, apaisante. Mon regard rencontre les yeux bleus numériques (Pantone 2766C) d'une femme habillée de sa plus belle chair de plastique rose pâle (Pantone Rouge 0331C). J'entends l'écho d'un homme pressé, les semelles frappant le bitume qui s'enfoncé légèrement dans le son étouffé du plastique de ses semelles cognant les

nanorobots. Je vois ces longues avenues, immenses, tentaculaires, suspendues les unes sur les autres créant ainsi un ciel froid derrière lequel nous ne savons même plus si les étoiles existent.

« *Tu es perdu ?* » me demande la serveuse avec une intonation légèrement froide. Une fréquence reproduisant parfaitement l'accent anglais. « *Heu non... Je veux juste un milk-shake et un gâteau au chocolat.* » Elle me regarde quelques secondes et éclate d'un rire aussi magnifique que sonore dans la courbe de ses lèvres rouges (Pantone Rubis Rouge 1920C). Et elle me dit alors : « *Assieds-toi mon petit homme, je t'apporte ça.* » Je ne peux rien faire mis à part la regarder, m'asseoir sur une chaise de ce *diner* et la laisser s'en aller dans la cuisine. La démarche souple, nonchalante, les hanches se balançant de gauche à droite, elle fait un pas de côté, se faufile dans l'ouverture de la porte avant que ses chevilles disparaissent derrière le bois laqué.

Je crois que ce restaurant s'appelle le Phillies. J'y suis entré parce que c'est l'exact réplique de *Nighthawks*, une peinture de Hopper où quatre personnages dont une femme en robe rouge (Pantone 199C) et un serveur sont installés dans un *diner*. Le plus drôle c'est qu'il y a une copie holographique de ce tableau, accroché au-dessus d'un juke-box. On y entend les premiers accords d'une guitare. Et une voix... cette voix... Oui... C'est Elliot Smith !!! *Needle in the Hay* !!! Ha ha ha ha... j'adore ça ! Rien que d'imaginer la

scène... Un gosse de huit ans assis dans un restaurant de nuit qui regarde une peinture de Hopper en écoutant Elliot Smith. Je suis en plein anachronisme et c'est toujours à ce moment-là du rêve que la serveuse revient. Ce n'est plus une serveuse mais un médecin ou un professeur qui s'approche de moi. Un corps famélique qui titube, une démarche endormie dans une blouse blanche. Ce même blanc devant lequel mon corps se glace. Raide. Droit. Les membres tendus. La nuque contractée. Rigide. Prête à se rompre. Il s'approche de moi. Les muscles de mon visage se déforment. J'essaye de composer un sourire mais ce n'est qu'un vulgaire rictus. Ce personnage de cire ouvre sa bouche déchirée par des crevasses laissant deviner une haleine de mort. C'est la mort qui se penche devant moi. Je le sais. Je l'ai toujours su. Chaque soir je rêve d'elle. Cette mort en blouse blanche. La mort est toujours blanche. Entre deux respirations asthmatiques, elle me dit : « *Tu es là Elliot, on te cherche partout. Ce n'est pas bien de partir comme ça. To leave us. On a encore besoin de toi, it's not finished. Tu verras la suite sera très funny.* » Je me redresse brusquement. Mon corps est en sueur. La lumière de ma chambre explose l'ouverture mécanique de mon iris. Ma bouche se déforme. Mes paupières se referment. Mes mains tremblent. Ma poitrine se soulève. Mon cœur inexistant pompe de l'acide. Je reprends ma respiration alors qu'un mince filet de salive coule le long de ma mâchoire pour tomber goutte à goutte sur le creux de mon ventre.

De la musique. Une présence. Il me faut quelque chose. N'importe quoi. 500 mg de Benzodrozépine dans les veines. Me fracasser la tête contre le mur. Sauter de cinq étages, la tête en avant. M'exploser la mâchoire avec une putain de balle de calibre 9 mm. Me trancher la gorge. J'essaye de hurler. J'essaye de me lever mais non, rien, je n'y arrive pas, Je n'arrive pas à crier. Ma gorge reste muette. Aucun bruit ne sort de ma bouche, aucun murmure, pas le moindre son, non, je reste couché, les yeux plongés dans la carcasse de cette télévision. Mes lèvres remuent dans le vide. J'ouvre ma bouche, chaque doigt effleure la chair rouge baiser de ma langue comme pour en arracher les syllabes, les lambeaux, d'une phrase que je n'arrive pas à articuler. Je suis tétanisé. Non, ce n'est pas la peine d'essayer. Je ne peux rien faire, je ne peux rien dire sinon me fondre dans ce cadavre aux grésillements épileptiques. Je me perds alors au milieu de ce flot d'images saturées, je me noie peu à peu dans les parasites sonores d'un journal télévisé, je m'oublie, je m'asphyxie pour redevenir enfin cathodique et me transformer en enfant de plastique.

3.

RAPPORT D'OBSERVATION DU PROJET H+

Code d'identification : ZYB 1138 THX

Ville : Tokyozaki

Date Jour : 02 | Mois : 09 | Année : 45 après l'I.A.F.

(l'Intelligence Artificielle Forte)

Heure Locale Heure : 05 | Minutes : 56

Sujet : Elliot

—

OBJECTIF : Observation comportementale d'Elliot pendant sa mutation. Analyse de toutes les anomalies, virus, troubles de la personnalité, erreurs dans le système et pathologies psychiatriques éventuelles.

Observation de la mutation d'Elliot :

Lecture de la caméra n°7 posée l'intérieur de la télévision.

[Envoi de la communication – Début de la transmission] La peau d'Elliot est maintenant impalpable **[Mise au point de l'image]** Son épiderme reflète l'image noire et blanche de la télévision **[Zoom avant 100 %]** Sa chair est traversée par un journaliste de JT **[Cadrage sur l'enfant]** Le présentateur introduit un reportage sur la colonisation belge **[Parasites Visuels]** Les missionnaires sont ingurgités par le visage transparent d'Elliot **[Gel de l'image]** Leurs silhouettes se déplacent d'une joue à l'autre **[Mauvaise transmission]** Ce flot d'images est digéré par son organisme **[La communication se perd]** Son corps a maintenant sa propre autonomie **[Distorsion de l'image]** Les informations se

dissolvent à l'intérieur de sa chair [Arrêt de la transmission – La mutation d'Elliot ne nous permet pas de l'observer plus longtemps – Stop ! – Arrêt de la lecture ! – Recherche d'un élément étranger en cours ! – Retour en arrière ! – Arrêt sur image – Sélection du cadre – Zoom avant de 400 % – Accentuation de l'image : Gain : 77 %, Rayon : 4,8 pixels, Seuil : 5 – Observation de l'image – Des courbes – Des traits rapides – Elliot semble avoir gratté le mur – Dessiné une forme – Une femme – Une fille – Sauvegarde de l'image pour une analyse plus approfondie – Arrêt de la transmission – Fin de la communication] –

CONCLUSION : La réaction d'Elliot est positive – La lecture encéphalographique est positive – Aucune modification dans le projet H+ – Nous pouvons passer au stade supérieur.

RECOMMANDATIONS : Demande d'une recherche plus approfondie concernant le dessin d'Elliot – Recherche anthropomorphique du visage en question – Possibilité qu'Elliot soit entré en contact avec l'extérieur – le visage « dessiné » ne ressemblant à aucun enfant du Bloc C, possibilité d'une faille de la surveillance – Surveillance maximale de tout le Bloc C – Priorité à Daisy, la seule fille à avoir pu s'échapper du Bloc C avant d'avoir été retrouvée.

Daisy

12 ans – Le 8^e enfant du Bloc C – Née en Incubateur
– En observation depuis sa naissance – Enfermée
dans une chambre – Aucun contact avec l'extérieur.

4.

Lecture de la Micro-Caméra n° 12 posée derrière le nerf optique de Daisy :

[Envoi de la communication – Début de la transmission] L'image se dédouble lentement **[Mise au point]** Les objets s'écartent les uns des autres jusqu'à ce qu'ils deviennent imperceptibles. Leurs contours flous, de simples formes géométriques, s'entrechoquent dans la superposition semi-transparente d'un rond, d'un triangle ou d'un cube **[Mise au point impossible]** Aucune couleur ne s'ajoute au jeu visuel d'une fille qui s'amuse à loucher. Il n'y a qu'une gamme de noir et de blanc. Un gris se détache du reste, se déplace dans les airs avant de revenir à son point de départ. Tous les objets reviennent à leur place, reprennent leurs formes initiales. Tout ce qu'elle aperçoit, couchée à l'envers dans son canapé, est maintenant froid, réel, tangible. Un peu trop pour elle. Ce n'est pas grave, pendant qu'elle louche, Daisy réussit à exploser la chambre entière pour construire un tableau qu'elle peut orchestrer comme elle le souhaite. Plongée dans

l'abstraction, tout a une saveur différente, un goût sucré comme celui d'une barbe à papa aux fils roses (Pantone Rubin Red C) et flous devant les lumières d'un carrousel en marche. [**Arrêt de la transmission – Fin de la communication**]

Daisy est couchée à l'envers sur le canapé. La tête en bas, ses longs cheveux noirs plongent, tombent comme pour mieux s'enraciner dans le sol. Son visage a pris cette teinte rouge (Pantone 1788C) à force de rester des heures dans cette position. Elle a retourné le canapé « *Comme ça, c'est le monde qui est à l'envers, pas moi* », murmure-t-elle entre deux bâillements. Chaque fois qu'elle prononce cette phrase, elle a ce léger sourire au coin des lèvres qui se termine toujours par un petit son, un rire comme soufflé pour ne pas être entendu. Tout avait été déplacé, retourné, mis à l'envers dans sa chambre. Le canapé, la télévision, le lit, la table basse, l'horloge. Elle veut vivre la tête en bas, reconstruire le monde, aller au-delà des apparences. De son canapé, elle voit un monde où les acteurs de western marchent la tête à l'envers, piétinent un plafond de poussière ocre (Pantone 187C) avant de commander un verre. La sueur du barman obèse monte goutte à goutte dans les airs pour atteindre le bois taillé et s'exploser en fine pellicule sur le comptoir d'un saloon. Pour elle, la télévision est un grand appartement où vivent des centaines d'acteurs. La table est un immense insecte apeuré qui attend le moment où vous détournez le

regard pour bouger ses pattes engourdis à force de rester immobile. Ce n'est qu'un simple jeu de l'esprit. Daisy en est consciente mais c'est la seule façon de s'échapper, rejoindre le lapin blanc dans le terrier. Laisser derrière elle cette réalité glaciale, ces objets morts qui l'entourent, ce manque de vie qui l'étouffe de plus en plus chaque jour.

Une pilule violette (Pantone 241C) pour maman et une pilule bleue (Pantone 2746C) pour papa. Calée contre sa joue, d'un ferme coup de langue, elle laisse plonger les 15 mg de Benzodrozépine à l'intérieur de son larynx avant de prendre un verre et avaler une gorgée d'un liquide pourpre (Pantone 227C). Elle se prend pour Alice qui avale le contenu de la fiole. « *Drink me* » pense-telle. Cette idée lui plaît. Et à vrai dire, c'est pour cette seule et unique raison qu'elle prend les deux cachets de Benzodrozépine posés tous les matins, à son réveil, sur la table basse. « *One pill makes you larger / And one pill makes you small* » dit la chanson des Jefferson Airplane qu'elle voit quelquefois à la télé. « *Go ask Alice / When she's ten feet tall* », fredonne-t-elle les yeux entrouverts et les cheveux en bataille. « *Go ask Alice / I think she'll know / When logic and proportion / Have fallen sloppy dead* » souffle-t-elle entre ses deux lèvres rose pâle (Pantone 177C). Deux courbes de chair sous un minuscule nez opalin, de grands yeux verts (Pantone 3435C) et de longs cils noir cobalt sur le visage qui est le sien.

5.

Daisy est au milieu de sa chambre. Debout face à la télévision, elle fixe le rectangle d'image éteint. Un léger battement de cils et la télévision s'allume aussitôt. « Répétons la chanson » apparaît alors dans le cube cathodique. On aperçoit Charlie Chaplin dans les loges d'un spectacle. C'est *Les Temps modernes* qui est diffusé dans le silence de la pièce. D'un geste rapide, Chaplin présente une chaise à l'actrice qui l'accompagne. Elle grimpe, s'assied sur la table avant que Chaplin lui tende son texte. La répétition commence. Daisy se retourne, fait quelques pas en arrière avant de prendre un chapeau melon imaginaire. Elle passe ses journées à jouer, tuer le temps avec des amis noir et blanc cathodique. Des amis le temps d'un film, d'une publicité, d'une série. Des compagnons de route pour mieux combler le vide de sa chambre, de ses journées, de son existence. Au milieu de la pièce, elle examine le chapeau melon invisible, le pose sur sa petite tête, fait un petit signe à sa gauche avant de fermer les poings, plier les coudes et marcher comme seul Chaplin peut le faire tout en balançant les bras de gauche à droite comme un bûcheron. Charlie s'arrête au milieu de la loge, attend quelques secondes, il est figé dans l'espace, son regard vide... Non... Il ne connaît pas les paroles. Il se dirige vers l'actrice, regarde les feuilles, relit la chanson, et Daisy revient sur ses pas. Elle recommence sa marche clownesque. Charlie Chaplin

se retourne vers l'actrice, Daisy hausse les épaules, retourne ses mains dans une caricature parfaite. Elle mime chaque geste, elle imite Charlie Chaplin. À l'instant même où il est apparu à la télévision, le corps de Daisy est devenu le reflet de ce clown en noir et blanc. Les moindres détails sont calqués, les traits de son visage, sa manière d'être, son attitude. Elle semble s'être entraînée des jours durant pour les quelques minutes d'un spectacle sans spectateurs. Des heures à voir et revoir cette scène, une scène qu'elle n'a jamais vue. Daisy est devenue Charlie Chaplin à la seconde même où, pour la première fois de sa vie, elle a vu cet acteur.

Comme pendant la mutation d'Elliot, son corps s'est réveillé au moment précis où le récepteur de la télévision a reçu l'impulsion de 30 kHz. À la différence d'Elliot, son iris n'est pas fait de lamelles de plastique mais de silicium. Elle a un regard de silicium vert (Pantone 3435C). C'est la seule différence entre eux... Daisy est une poupée de silicium alors qu'Elliot, lui, est un petit soldat de plastique.

Chaplin mime les courbes généreuses d'une femme alors qu'il chante « *Se bella piu satore, je notre so catore* ». Accompagné par un orchestre, il continue à inventer les paroles au fur et à mesure de son numéro. « *Se bella piu satore, je notre so catore, je notre qui cavore, je la qu', la qui, la quai !* » Le public explose de rire. « *Le spinash or le busho.* » Les lèvres de

Daisy s'animent automatiquement, se synchronisent avec la bande sonore. Ses mains se rejoignent, ses bras anticipent les gestes de Chaplin un millième de seconde avant lui. Chaque cellule de son corps possède maintenant sa propre autonomie. « *Ce rakish spagoletto.* » Son poignet calcule le prochain mouvement avant de tourner et emporter sa main droite avec lui. Son pied gauche analyse l'espace, calque l'attitude de Chaplin, recule de vingt-trois centimètres pour laisser place au pied droit de Daisy et ainsi tourner sur lui-même dans son petit chausson blanc en forme de lapin. Plus qu'une question de mathématique pure, on peut parler d'une hypersensibilité de la perception. Daisy analyse l'image dans son ensemble pour retracer l'activité électromagnétique de ce film. Aussi petite soit-elle, elle perçoit celle de Chaplin. Ses membres, son corps tout entier a la capacité de prévoir le prochain mouvement et ainsi devenir le double anatomique de cet acteur noir et blanc cathodique. Durant toute la scène, Daisy était à la fois l'actrice de ses propres gestes et la marionnette d'un corps qui la guide jusqu'aux moindres battements de cils. Au départ, elle voulait simplement jouer au mime, combler l'ennui l'espace d'une danse. Elle voulait imiter quelqu'un. N'importe qui et c'est tombé sur le drôle de petit acteur moustachu. Consciente de ses mouvements elle se laisse guider dans le simple jeu d'un enfant imitant les gestes d'un adulte.

6.

Les rêves sont le seul endroit où elle peut respirer, sourire pendant cet instant où son corps ne bouge plus, mis à part sa poitrine qui se soulève lentement au rythme de sa respiration. Elle ne vit qu'entre ce moment, celui où son corps meurt, ses paupières emportant avec elles ses yeux de silicium, et celui où Daisy se réveille, une fois de plus. Ouvrir les yeux, bouger, quitter son lit pour vivre dans la copie d'une copie d'une vie. C'est peut-être ça qu'elle fuit tous les matins en se plongeant dans les réminiscences de ses rêves. Un goût, une odeur, un son qu'elle tente désespérément de conserver. Elle veut absolument revivre le songe de la veille, se rappeler des moindre détails, exploser de rire en repensant à la démarche de l'homme en costume gris, fermer les yeux et entendre une nouvelle fois les accords d'une guitare qui se font de plus en plus faibles pour disparaître lentement dans le silence de sa chambre. Après son réveil, durant quelques minutes, elle revoit les couleurs du restaurant, respire l'odeur de la cigarette qu'elle tenait quelques instants plus tôt entre son index et le majeur. Avec un peu d'imagination elle peut encore sentir cette légère odeur de nicotine sur les ongles. Au fil des minutes, Daisy remonte le trou par lequel le lapin plonge tous les soirs. Elle remonte lentement ce trou, laissant avec elle tous ces détails, ces saveurs, pour revenir brutalement dans ce qu'on appelle la réalité.

Les réveils ont toujours cet arrière-goût de papier ou cette absence de goût. Un réveil glacial, une gorge sèche et l'empreinte des draps sur sa joue droite.

« *Je vous sers encore du café ?* » demande la serveuse. « *Heu non, ça ira... Mais je veux bien un cendrier et une tarte au citron s'il vous plaît Madame* » répond Daisy pendant qu'elle arrache un paquet de cigarettes tapis de sol de vert (Pantone 3435C).

Ses rêves commencent souvent par une cigarette, une tarte au citron et une discussion sur la peinture pour se finir par le craquement brutal de sa nuque éclatée en fragments d'os.

Elle fouille dans son petit sac rond Hello Kitty jeté à terre. « *Voilà, tiens ma petite... Dis-moi, t'es pas trop jeune pour fumer toi ?* » Daisy trouve son accent anglais vraiment trop mignon comme elle le dit à chaque fois qu'elle vient dans ce *diner*, le *Phillies*. Elle y vient tous les soirs. « *Trop jeune ?* » Et Daisy rit comme une gamine alors que sa main essaye de cacher la courbe de sa bouche : « *Ouais, on me dit souvent ça. Je ne fais pas mon âge.* » La serveuse sourit quelques instants et détourne lentement le regard avant de repartir. Elle tourne la tête comme seuls les androïdes féminins peuvent le faire. Avec un naturel dans ce geste souple et programmé qui fait rêver les petites filles de silicium comme Daisy. Ses petits doigts plongent dans le vide, esquissent une

courbe à travers les particules de poussière éclairés par la lumière jaune tamisée (Pantone 611C), puis frappent d'un coup sec une allumette à demi brisée contre le tissu de son sac, sur la tête souriante d'un chaton japonais. Une étincelle, un crépitement et la flamme à peine éveillée consume le soufre sur toute sa longueur. « *Oui, c'est clair que Klimt est trop cool. T'as déjà vu Le Baiser ? Ou bien... Ah, j'm'en souviens plus... C'est une peinture avec une femme trop belle qui tient la tête d'un gars décapité... Ok ok ok, dit comme ça, c'est trop... Yaaaaaark.* » L'homme à sa droite la regarde, l'écoute tout en fumant sa cigarette. La petite Daisy continue à lui parler en gesticulant, elle balance ses bras au fil de la conversation. Le chef d'orchestre de ses émotions enfin exprimées : « *Mais c'que j'adore dans cette peinture, c'est que tellement la femme est belle, tu ne fais pas attention à la tête coupée du gars... c'est qu'après dix minutes que tu le vois. Et là tu te dis "Puuuuuutain... C'est quoi ce truc de malade ?"* » Et l'homme sourit. « *Sérieux, c'est tellement beau, avec plein de décorations... Des feuilles en or... Ouais, je crois que c'est ça. Le mec a collé des feuilles en or sur sa toile. C'est trop trop trop fort. C'est un peu genre Houdini, tu connais ?* » L'homme acquiesce. « *Il te fait voir quelque chose d'autre pour à côté faire son truc de magicien. Ben là c'est pareil, Klimt peint une trop trop belle femme, met des feuilles d'or, plein plein de détails pour que tu ne vois pas la tête d'un gars coupée... Enfin voilà, moi j'trouve ça trop fort comme truc, c'est génial non ? Hein ? Quoi ??? Tu*

dois partir ? Ah, d'accord. Ok, pas de souci... » Et l'homme baisse son chapeau gris en direction de Daisy qui était déjà en train de manger sa tarte au citron. Il écrase la cigarette dans le cendrier, marche quelques pas, ouvre la porte du restaurant, réajuste son costume trois pièces avant de se perdre parmi les ombres et la nuit.

Même si elle n'a plus faim, Daisy commande une autre part de tarte. « *C'est trop boooooooooon* » dit-elle tout en tirant la langue. Ses yeux verts (Pantone 3435C) ont cet éclat, cette lueur de plaisir qui apparaît contre le silicium de son iris. Plongée dans les derniers morceaux de citron, sa silhouette comme figée dans les sels d'argent d'une photographie, elle fixe le sucre glacé avant de se retourner brusquement. Il n'y avait aucun son, aucun bruit, rien... Absolument rien qui ne la détourne de son désert mis à part un autre enfant qui vient d'entrer dans le restaurant sans que personne n'y fasse attention, sans que personne ne l'ait vu arriver. « *Le garçon doit avoir mon âge, pense-t-elle, onze, douze ans peut-être.* » Le plus étrange c'est qu'il est habillé comme Daisy. Une robe blanche d'hôpital avec un petit badge épinglé sur sa poitrine. À cette distance elle peut à peine lire son nom... Elli... Ellio... Non, elle n'y arrive pas. Elle n'a jamais su lire son nom. Depuis le temps qu'elle fait ce rêve elle n'a pu lire que les cinq premières lettres de son prénom.

7.

Le son d'une guitare sèche envahit le restaurant. Chaque corde grattée se répercute contre le nerf auditif de Daisy qui transmet les signaux sonores de l'oreille interne à son cerveau artificiel. Elle frissonne de plaisir à l'écoute des gammes chromatiques. Une brève inspiration la secoue dès que la voix d'Elliot Smith se fait entendre, ce n'est pas une voix d'après elle mais un murmure chanté, plus que ça, elle a l'impression que cette voix la pénètre. Chaque mot, accord, phrase, le moindre souffle distille en elle cette ivresse musicale. *Needle in the Hay* n'est pas un morceau mais la preuve que je peux ressentir quelque chose. Ses paroles ont cette texture légèrement froide. Une oreille musicale aurait senti, à son écoute, le timbre d'un androïde de dernière génération... Mais Daisy est plus que ça, plus qu'un vulgaire droïde, elle est le futur matérialisé dans le visage d'une petite fille de douze ans qui a des morceaux de tarte au citron sur la joue.

Depuis quelques minutes déjà, elle regarde le garçon boire son milk-shake au chocolat. Elle lui a donné un surnom... « *Ellie* ». « *Mais pourquoi il a les mêmes fringues que moi ? Et ce badge ???* » Elle se pose tous les soirs les mêmes questions. Elle aurait pu

marcher vers lui, s'asseoir à sa table et lui demander : « *Mais qui t'es ?* » Elle aurait pu le faire mais non, elle se contente de le regarder comme une admiratrice.

Quelque chose émane de lui, une présence, une façon d'être qu'elle n'a jamais vue chez les petits garçons qu'elle aperçoit dans les séries américaines. Il est différent, Ellie a des gestes d'adulte, une façon délicate de boire son milk-shake, d'apprécier son goût aussi longtemps que possible avant de reposer le verre. « *Il est trop trop beauuuuu !!!* » hurle-t-elle dans le silence de ses pensées. À cet instant Ellie se redresse aussitôt comme s'il venait d'entendre ce cri silencieux. Raide. Droit. Figé. La mâchoire crispée, le regard droit vers un homme qui marche dans sa direction. Ce n'est pas un homme mais une chose d'après elle. Plus tard elle s'apercevra que cet homme de cire froide à un nom : Wilson Willard... Docteur Wilson Willard. Il s'approche lentement du garçon. Les pieds traînant sur le sol dans le bruit sec d'une démarche morte, celle de la reptation d'un cafard noir de suie. Un badge est accroché à sa blouse blanche. Quelques stylos sont posés sur une poche tachée d'encre rouge (Pantone 485C), bleue (Pantone 072C) et verte (Pantone 349C). La chose titube de gauche à droite, marche droit devant Ellie avant de poser ses deux mains sur la table. Ses doigts filiformes s'accrochent à quelques centimètres du milk-shake. « *Il ressemble à la mort* » pense-t-elle alors que l'homme de cire murmure quelque chose à l'oreille

d'Ellie qui est paralysé, tétanisé au point de trembler. Son corps est traversé par des parasites visuels. La silhouette du garçon sursaute, les contours de son visage se dédoublent avant qu'il disparaisse un millième de seconde pour réapparaître aussitôt. Les membres semitransparents, la poitrine lacérée par des interférences, il disparaît ainsi des dizaines de fois. Ellie tente de se lever, il essaye de quitter sa chaise, courir vers la sortie, s'échapper aussi loin que possible de cette chose mais non, il reste sur place. Son visage sursaute, son corps devient épileptique. Il disparaît, reparait, disparaît pour ne plus réapparaître. Il s'évanouit dans la nature ne laissant derrière lui qu'une chaise vide. Il quitte ainsi le rêve de Daisy. Elle imagine que le rêve qu'elle est en train de faire est le sien et uniquement le sien. Comment quelqu'un d'autre peut-il vivre dans le même rêve qu'elle ? Cette idée lui était impossible à concevoir. Elle aurait sûrement ri de sa petite voix cassée avant de tirer la langue et hausser les épaules.

8.

Il s'approche. Daisy essaye de l'ignorer en portant une fourchette tremblante à sa bouche. Son regard se perd dans les morceaux écrasés de pâte sablée. Elle doit garder son calme, ne pas le regarder, ne pas voir son corps cadavérique s'approcher d'elle. Daisy ferme les yeux aussi fort que possible dans l'espoir qu'il parte loin, très loin, le plus loin possible, mais non, le bruit de ses pas frottant le sol se rapproche d'elle. Daisy

commence alors à sentir une odeur de charogne, celle de la chair nécrosée pendant qu'un souffle infecte balance sa mèche noire de gauche à droite au rythme d'une respiration granuleuse. Un liquide amer remonte jusqu'à sa bouche alors que, recroquevillée derrière ses paupières closes, elle répète ces quelques mots : « *C'est qu'un rêve. C'est qu'un rêve. C'est qu'un rêve. C'est qu'un rêve. C'est qu'un rêve...* » Inlassablement comme pour mieux se rassurer. Une matière immonde coule dans son palais. « *C'est plus qu'un rêve my Daisy Belle* » murmure le Cadavre avec l'intonation d'une voix rongée par la mort. « *It's so much than a dream, c'est l'expérience d'une vie future* ». Et Daisy vomit sur le comptoir du restaurant. À plusieurs reprises son ventre se contracte pour mieux recracher les restes d'une tarte devenue poisseuse. Comme chaque nuit, la chose prend sa petite tête entre ses mains écorchées, touche ses cheveux noirs, caresse sa peau, descend tout le long de sa nuque blanche pour sentir ses deux petits seins à peine formés. Le Cadavre continue ainsi des minutes durant alors que Daisy respire l'odeur de son propre liquide biliaire. Et l'homme fracasse sa tête contre le comptoir. Un coup puis deux et il prend ses joues entres ses ongles sales et les enfonce lentement dans la peau de la jeune fille. Il la regarde des secondes durant, observe les éclats de verre sur son visage avant d'arracher sa lèvre inférieure d'un coup de dents. Elle hurle mais son cri est étouffé par une langue poisseuse qui lèche sa lèvre supérieure. Daisy baisse son regard noyé de larmes vers la chemise

blanche de cette chose. Blanche, sale et maintenant tachée par son propre sang. Elle regarde le badge, essaye de lire quelque chose, mais non, elle ne peut lire que le mot « Docteur ». Il ressert ses mains contre les pommettes de la jeune fille. Le médecin les comprime juste assez pour qu'elles n'explorent pas en fragments d'os fracturés. Et d'un geste aussi rapide que brutal, il brise la nuque de Daisy dans le craquement net d'une colonne vertébrale éclatée.

C'est toujours à ce moment-là que Daisy se réveille dans un lit taché par sa propre sueur... Mais cette nuit ne ressemblera à aucune autre nuit. Cette nuit sera différente. Au lieu de se laisser toucher, Daisy prend une fourchette noyée dans le liquide granuleux de son vomi. Elle serre le métal au point d'avoir la main droite ensanglantée et regarde le médecin droit dans les yeux... Il vient de comprendre. Il sait déjà ce qu'il va arriver. Et d'un mouvement sec, elle plante les dents d'acier dans son œil gauche. Quelques secondes s'écoulent lentement avant qu'il lâche prise, recule de quelques pas et hurle comme un animal enragé. Il gueule, se débat dans le vide en essayant d'enlever cet objet qui vient de traverser sa rétine pour cogner la cavité oculaire. Maintenant à genoux, la tête en direction du plafond, il gémit. À chaque fois qu'il touche le manche métallique, sa gorge se ressert pour mieux recracher un autre hurlement. Daisy se lève de sa chaise. D'une démarche lente, elle s'avance en direction de la chose qui se traîne à terre et recule à chaque fois qu'elle pose un pied au sol. Il crache. Des

spasmes parcourent son corps nécrosé. Sa main gantée de pourriture vient s'agripper à la table voisine.

Assis à la table voisine, un jeune homme boit son café. Costume-cravate trois pièces, il avale puis repose lentement la tasse devant lui, sur une soucoupe aux bords ébréchés. Un regard sur la main du Cadavre et d'un geste rapide il écarte cette chose qui interrompt ce moment de calme qu'il s'est accordé. La cuillère tourne encore et encore, mélange le sucre au fond de son café. Il prend une inspiration, puis deux avant d'enlever ce liquide blanchâtre qui tache la manche de son costume noir. À quelques centimètres de lui, l'œil droit de Willard n'est plus qu'une cavité, un trou d'où s'écoule son globe oculaire. L'homme à la soucoupe prend alors un mouchoir de sa poche, le mouille de salive et le dépose sur l'empreinte aqueuse du médecin qui semble parler, murmurer quelque chose entre la salive qui se répand et les filets de sang qui s'élèvent à chaque fois que sa gueule s'ouvre au point de se disloquer.

Le regard dans le vide, le jeune homme ignore le Cadavre qui se tord à ses pieds. Il ferme les yeux et boit son café comme si de rien n'était. Il savoure enfin chaque gorgée avant d'entendre un léger bruit, un son organique puis un cri d'animal. Un jet de sang frappe son visage. Daisy vient d'enfoncer un couteau dans la poitrine du médecin. Le couteau aussitôt enlevé, un éclat rouge vermeil s'échappe de la plaie, vole dans

les airs pour retomber sur la coiffure gominée du jeune cadre. Le Cadavre hurle à la mort. Cache sa blessure de ses deux mains alors que son propre sang jaillit hors de sa poitrine. Il semble supplier. Daisy prend un paquet de clopes de son petit sac rond Hello Kitty. Elle sort une cigarette dans le frottement du papier contre le bord en carton et d'un coup sec la roue d'un briquet cogne la pierre métallique. Elle inspire lentement, s'avance, s'approche et se baisse à la hauteur du médecin. D'un coup d'œil Daisy regarde son badge taché d'un liquide qui s'écoule jusqu'à masquer son nom. « *Wilson Willard... Docteur Wilson Willard* » dit-elle avant de recracher un nuage de fumée vers le visage du Cadavre.

9.

RAPPORT D'OBSERVATION DU PROJET H+

Code d'identification : QHX 9339 TAZ

Ville : Tokyozaki

Date Jour : 05 | Mois : 09 | Année : 45 après L' I.A.F

(L'Intelligence Artificielle Forte)

Heure Locale Heure : 06 | Minutes : 12

Sujet : Daisy - Elliot

—

OBJECTIF : Observation des rêves artificiels des deux sujets – Nous les avons soumis à un stimulus visuel de type agressif.

METHODE : La stimulation utilisée est celle d'un Cadavre joué par le Docteur Wilson Willard – Travaillant sur le projet H+ le Docteur Wilson Willard modifie chaque soir l'activité du cortex cérébral des deux patients – Il désactive la partie préfrontale par sécurité et interagit dans leur rêve en tant que Cadavre – Par la violence il stimule ainsi le système néolimbique de leurs deux cerveaux artificiels – Très proche du cerveau humain nous simulons un rêve en agissant sur les différentes zones de leurs boîtes noires.

CONCLUSION :

1) Pour des raisons que nous ignorons encore, les deux sujets sont en « Télépathie Onirique » – Il est impossible de simuler deux rêves différents – Daisy et Elliot sont intimement liés – Ils vivent chaque soir les mêmes rêves. Nous insistons bien sur le terme « mêmes » puisque nous n'avons jamais remarqué un tel phénomène chez les autres sujets du bloc C. 2) La réaction d'Elliot est positive face au stimulus visuel de type agressif – La lecture encéphalographique est positive – La terreur nous permet de garder le sujet dans un état d'anxiété généralisé – le stress est primordial dans le contrôle et l'avitissement. 3) La réaction de Daisy était imprévue face au stimulus visuel de type agressif – la lecture encéphalographique est négative – Elle s'est défendue face aux attaques du Docteur Wilson Willard – La soumission n'a pas eu lieu – l'évasion temporaire de Daisy, il y a quelques mois, n'est pas étrangère à l'échec de

cette expérience – le contact avec le monde extérieur a modifié les paramètres du projet H+ – Cette hypothèse reste à vérifier.

RECOMMANDATIONS :

- 1) Recherche plus approfondie concernant la « Télépathie Onirique » entre les deux sujets.
- 2) Demande d'une observation comportementale de Daisy – Recherche de tout changement éventuel – Forte probabilité pour que la mutation de Daisy s'arrête au niveau 5 – La surveillance maximale est maintenue – Elle ne doit en aucun cas réussir à s'échapper à nouveau du Bloc C.
- 3) Concernant Elliot nous pouvons passer au stade supérieur – L'installation du Placenta est prévue dès ce soir – Le sujet travaillera dès lors pour nous – La troisième phase du Projet H+ peut commencer – Attente d'une réponse du docteur Wilson Willard.

[Demande d'installation du Placenta – Attente en cours – Demande acceptée – Envoi de cinq androïdes pour le transport du Placenta jusqu'à la chambre d'Elliot]

On voit une passerelle sur laquelle un insecte biomécanique avance. L'image est instable, rapide, saccadée. Il se déplace de gauche à droite, il rampe tout en suivant les fines lamelles métalliques du grillage. Le métal fait place à une surface blanche, lisse, lumineuse. Le droïde ne marche plus, il glisse. Il avance le long d'un couloir éclairé par une lumière brutale. Cette lumière semble provenir des murs. L'insecte mécanique suit un faisceau laser, un chemin tracé par une lumière rouge (Pantone Red 032 C) et pourpre (Pantone 1945C). Il continue à se déplacer aussi rapidement que possible dans le couloir, tourne à gauche, à droite, à droite, à gauche et à droite pour s'arrêter en plein milieu du tunnel. Une rotation de 90 ° et il se trouve face à un mur. On entend l'aiguille sonore de deux fréquences simultanées, 770-1 209 Hz. Le mur semble réagir au cri strident du cafard biomécanique. Devant les impulsions sonores, la surface blanche ondule à la manière d'une pierre jetée dans l'eau. Elle oscille, laisse entrevoir, derrière sa masse en mouvement, la silhouette d'un enfant couché sur un lit. Le droïde recule et envoie une deuxième salve de fréquences sur les vibrations murales transformées en vagues. Une chambre apparaît peu à peu derrière les ressacs. Une dernière impulsion et une partie du mur s'ouvre entre deux vagues à la teinte opaque. On aperçoit alors Elliot qui continue à

dormir tranquillement dans le rêve d'un milk-shake au chocolat à la saveur légèrement vanillée.

L'insecte numérique rampe. Ses minuscules pattes tremblent, écrasent le sol de la chambre. Sa carapace de plastique blanc se traîne contre le sol. Il marche tête baissée et capteurs sensoriels en alerte. Ses pattes s'accrochent au pied du lit. Il se dirige vers l'oreiller d'Elliot sous la rythmique hystérique d'une mécanique horlogère. Tic tac tic tac tic tac. Un tic suivi d'un tac et le même tic de ses pattes lorsqu'il tombe à côté d'une mèche blonde. Un léger sifflement et une fine tige métallique sort du droïde. Elle se déploie en quatre cliquetis sonores pour former une toile d'araignée et ainsi envelopper l'oreille d'Elliot. C'est à ce moment-là que les deux premiers Monolithes passent à travers l'ouverture créée par l'insecte. Ce sont d'immenses cubes noirs. Ils entrent dans la chambre. À quelques centimètres du sol, ils avancent accompagnés du Placenta, chaque cube le soulevant par écho sonore. Un « méta-son » est envoyé et répercuté à l'infini entre l'objet soulevé et les Monolithes, créant ainsi une force capable de le porter. Placés à ses extrémités, ils le soulèvent et le déplacent aussi lentement que possible. Deux énormes carrés en trois dimensions, noirs et hermétiques. Juste ça, rien de plus, c'est à cela que ressemble les deux autres « Monolithes » qui apparaissent derrière le mur de ressacs. Ils continuent à avancer. Le premier cube se place au coin de la chambre, se cale parfaitement entre les deux murs

avant que les trois autres relâchent lentement le Placenta pour le déposer délicatement au sol. Pendant toute cette opération, l'insecte numérique modifie l'activité cérébrale d'Elliot. Même plongé dans un sommeil artificiel, le droïde doit moduler l'excitation de son néocortex, le maintenir à 60-70 fréquences delta par seconde, la simulation parfaite d'un comportement cérébral. Le docteur Wilson s'occupe généralement de cette opération, là-haut, depuis sa plate-forme de travail, mais ce soir il doit faire appel à cette blatte mécanique pour être sûr qu'Elliot ne se réveille pas en sursaut, remarque la présence des Monolithes qui emportent la télévision, reculent et quittent sa chambre un par un. Un deux trois et quatre petits cliquetis et l'insecte mécanique repart aussi vite qu'il est entré. Tic tac tic tac tic tac tic tac, et le bruit de ses pattes s'évanouit lentement derrière les vagues murales, disparaissant et laissant la respiration d'Elliot résonner dans sa chambre maintenant vide.

Dr Wilson Willard

32 ans – Médecin en chef – Responsable du projet H+
– Ancien enfant du Bloc C.

11.

« Vous venez. Un message reçu. Vous venez de recevoir un rapport d'observation. Appuyez sur BIIP. » La voix pré-enregistrée s'éteint. Un écran holographique apparaît. Wilson écoute les derniers rythmes métalliques d'un morceau de breakcore japonais post-Hiroshima. Les cris des enfants laissent place à une flûte asiatique qui s'éteint peu à peu derrière les crépitements des flammes. Seule la lumière rouge de ses enceintes et le rectangle holographique éclairent son laboratoire. À travers eux, on découvre les traits de Willard, à peine éveillé, sortant battements de cils après battements de cils de son déguisement de Cadavre onirique. Pouce et index effritent lentement la weed synthétique. Un froissement de papier. Un coup de langue. Le roulement d'un briquet. Et la flamme consume le joint pendant qu'il ferme les yeux quelques secondes, gardant sa respiration une dizaine de battements de cœur inexistant.

Le docteur Willard commence à lire le rapport d'observation. Le Placenta vient d'être apporté dans la chambre d'Elliot. Un simple hochement de tête et il éteint aussitôt le rectangle lumineux, se replonge dans les volutes de fumée et l'obscurité de ses paupières. Il éclate d'un rire blanc à la fréquence linéaire en repensant à la fourchette plantée dans son œil. « *She's so volcanique* » et son rictus mécanique s'efface peu à peu dans le voile noir de son laboratoire.

La symphonie jap-noise épileptique recommence aussitôt. Le son lui arrive à travers un câble branché sur le tympan droit. Le micro-CD tourne, envoie les données à travers les branchements pour cogner les nerfs auditifs et synthétiques de Willard, hurlement après hurlement.

Il ouvre les yeux, regarde les enregistrements du rêve de Daisy et Elliot. Change de caméra. Revient en arrière. Appuie sur Stop et le visage de Daisy se gèle. Les traits tremblants, un demi-sourire après avoir planté un couteau dans son estomac, Willard observe cette petite fille à la cigarette allumée. Il pense à l'administration, le Bloc C et les enfants qui y sont observés. Jamais il ne comprendra pourquoi des dizaines d'enfants naissent ici chaque jour. Jamais il ne pourra saisir l'idée que les machines veulent recréer la vie, même artificiellement. Ça n'a aucun sens pour lui. Pourquoi voulaient-elles régresser, mettre au monde l'homme disparu depuis des générations. Retrouver l'émotion pure. Ce qui caractérise l'humain. Les sentiments les plus primitifs. La joie. La terreur. L'envie. La honte. Le plaisir. Non vraiment, tout cela était absurde mais c'était son travail. Ce pourquoi il était payé. Effrayer de pauvres gosses, les maintenir dans un étau de peur et de contrôle absolu. Il régurgite un nuage de fumée au milieu des circuits électriques de son visage qui seconde après seconde reprend forme humaine. Cinq clics sonores et son crâne rempli de branchements entremêlés referme sur lui un masque de chair. Les

capteurs sensoriels activés, Willard porte à sa bouche maintenant chaude un joint consommé sur toute sa longueur.

Elliot

12.

Comme souvent, je me réveille en sueur, tremblant de peur avant de me précipiter vers les deux cachets de Benzodrozépine qui, chaque matin, m'attendent calmement sur le bord de ma table basse. Je ne sais pas pourquoi je les prends. Je ne saurais pas vous le dire. Un besoin physique, un manque peut-être ou alors pour me lever, aussi simplement que ça. Faire les quelques gestes de toute une journée. Marcher trois pas, me pencher, tendre le bras, prendre les deux gélules entre le pouce et l'index, les faire rouler dans le creux de ma main avant de me recoucher, les yeux grands ouverts sur le plafond blanc. À vrai dire il m'arrive de parler à ces trois grains de sable. Je ne dis rien de spécial, un simple « bonjour », juste ça, rien de plus, c'est déjà pas mal. Un petit salut esquissé de la voix granuleuse d'un petit matin à l'œil humide de sommeil. Je fais ça pour garder un contact avec la réalité. Ces conventions sociales, aussi primaires soient-elles, murmurer ce mot à trois minuscules grains inanimés, me permet de garder les pieds sur terre. Savoir qu'on est le matin, qu'il faut que je dise bonjour. C'est idiot, oui, mais ça fait partie des rituels

qui m'empêchent de sombrer dans la folie, si ce n'est déjà fait.

Ils sont venus hier soir. Ils ont pris ma télévision. Ils l'ont emportée avec eux, laissant derrière elle une étrange impression de vide et son empreinte marquée par un contour poussiéreux. Je vous en avais parlé. Je vous avais dit qu'ils viendraient. Ils m'avaient dit que je devais « évoluer », passer de l'analogique au numérique, « *évoluer dans un autre univers... un monde digital* ». Je me rappelle encore la voix recrachée par le haut-parleur : « *Une mutation animale* » disait-elle d'un timbre aussi synthétique que sensuel. Je ne sais toujours pas ce qu'ils entendent par : « Évoluer », « Mutation ». Je ne sais vraiment pas ce qu'ils veulent de moi.

Elle me manque, oui, je crois que c'est le mot... La télévision me « manque ». J'aimais me réveiller avec la douce silhouette d'un père analogique embrassant sa femme avant de manger les œufs qu'elle vient de lui faire. Ce matin j'aurais voulu, une fois de plus, imaginer l'odeur de cette cuisine, me dire que cette actrice était en train de préparer un petit déjeuner que j'aurais mangé en vitesse avant de la serrer dans mes bras, sentir son parfum bon marché et sauter dans le bus scolaire pour rejoindre mes amis assis sur les banquettes arrière. Josh le bègue, Marvin et ses énormes lunettes dont les montures sont aussi grandes que la moitié de son visage et la belle Vicky, mon

amoureuse. J'aurais bien voulu imaginer cela depuis mon lit pendant que j'avale la deuxième gélule de Benzodrozépine comme tous les matins.

À la place de tout cela, ils ont installé une étrange machine dans ma chambre. Le Placenta. C'est son nom. En tout cas c'est le mot qui est inscrit sur son côté. Il n'y a rien d'autre, uniquement ces dix caractères Arial 72 pour désigner une énorme bulle transparente et bleu Klein (Pantone Reflex Blue C) posée dans un coin de la chambre. C'est étrange mais c'est vrai qu'elle ressemble à un placenta.

Je la regarde depuis quelques minutes, l'étudie, je tourne autour d'elle, la touche, recule aussitôt avant de me cacher derrière mon lit pour mieux l'observer. C'est la première fois que je vois une chose pareille... C'est... C'est vraiment étrange. Et cette couleur. Ce bleu. Un bleu Klein (Pantone Reflex Blue C). Je ne sais pas comment je connais son nom, le pourcentage de saturation, de luminosité, son degré. Je ne sais pas comment je sais tout cela mais c'est bien cette couleur qui s'étale sur le couvercle du Placenta. Une fine courbe noire la sépare du reste, une légère mèche de cheveux dessinée. Un blanc quasi transparent recouvre l'autre partie de la machine. Je pense que l'on peut s'y coucher, s'y blottir. Mais cette couleur... Ce... ce bleu électrique (Pantone Reflex Blue C) semble exciter mon œil. Depuis que je l'ai aperçue, je n'arrive pas à détacher le regard. Je ne veux pas détacher le regard.

13.

Elle me parle. Elle m'hypnotise. Elle m'attire. J'imagine son reflet contre ma rétine artificielle. J'ai l'impression que sa matière vit en moi. Qu'elle coule dans mes veines à la manière d'une injection chromatique. La première fois que je l'ai utilisée j'avais cette impression de calme, de paix, de douceur maternelle. J'étais enfin moi-même, celui que j'ai toujours été, celui que j'ai toujours rêvé d'être.

Quand je me suis approché du Placenta, il s'est ouvert en deux comme une coquille d'œuf vide. Je n'ai fait qu'effleurer du doigt sa surface en plastique pour sentir sa texture. Un craquement puis deux et il s'ouvrit lentement comme le frottement d'une main contre un visage, un son lent et calme.

C'est à ce moment-là que j'ai imaginé ma propre naissance. Je ne saurais pas vous la décrire, je ne la connais pas. Alors je l'ai créée, je l'ai imaginée. Une naissance sur un plateau de production, pourquoi pas, ça pourrait être drôle. Comme les cartoons que je regardais à la télévision, je commençais à voir Mickey Mouse en noir et blanc avec ses grands bras. Il travaillait à la chaîne, assemblait des morceaux de bras et de jambes sur un tronc en sifflant, se tordant sous la musique de ses lèvres entrouvertes.

Derrière son couvercle bleu électrique (Pantone Reflex Blue C) il n'y avait qu'un vide capitonné d'une matière grise et pâle. Ça ressemblait à de la mousse ou quelque chose comme ça. Une place tellement petite qu'elle ne pouvait accueillir qu'un enfant ou un bébé. Mickey prit mon bras, le lança en l'air avant qu'il retombe sur le côté droit de mon buste sans tête. Il continuait à siffler, à chanter. Ma tête arriva quelques secondes après, posée sur un tapis roulant. C'était une petite tête, celle d'un bébé. Il la vissa, un tour puis deux tours en tapant la mesure de son pied gauche. Toute une scène en noir et blanc venue des prémices du dessin animé qui se greffait à ma naissance.

Je devais y entrer, il fallait que je pénètre dans le Placenta. Elle avait quelque chose de fragile et rassurant à la fois. Je me rappelle avoir dit que « *c'est comme si je retourne dans le ventre d'une mère...* » alors que j'esquissais, pour la première fois depuis longtemps, un sourire sur un visage que je croyais déjà mort depuis des années. Un sourire, rien de plus, juste assez pour ressentir une parcelle de vie. Cette étrange impression de respirer. Prendre conscience que mon corps est bien plus qu'une mécanique froide, qu'il peut frissonner, sentir cette chaleur parcourir tous ses membres. Une douce ivresse que j'essaie de retrouver à chaque fois que j'utilise le Placenta.

Je commençais à hurler quand Mickey actionna un bouton posé dans mon dos. On/Off. Il me chantait une

berceuse, des notes de musique sortaient de sa bouche pour s'envoler dans les airs. Je me calmais dans ses grands bras qui se balançaient de gauche à droite. Une petite sonate pour un enfant qui venait d'être assemblé.

C'est à cet instant que j'entendis une aiguille sonore, le son d'un flash qui s'éteint lentement. Une impulsion de 30 kHz venait d'être envoyée par la diode posée contre mon nerf optique. Le Placenta, cette énorme bulle, semblait répondre à cette fréquence reconvertie en lumière. Une lumière devenue infrarouge pendant un battement de cils avant de se répercuter contre son couvercle bleu Klein (Pantone Reflex Blue C) et redevenir une fréquence au contact de son récepteur. Une poussière sonore perdue à jamais dans les circuits de cette bulle. Je pensais à toutes ces images, je m'imaginai un passé, une histoire, une naissance. Je ne sais pas comment je suis né, comment je suis entré dans cette chambre, je ne saurais pas vous l'expliquer. Alors je me fabrique mes propres souvenirs. J'essaie de composer les premières minutes de ma vie, aussi synthétique soit-elle. Je mélange, assemble les pièces d'un puzzle pour mieux inventer les balbutiements de la vie qui est la mienne. Je m'y suis alors installé. Mes chaussons s'enfonçaient légèrement dans cette mousse grise qui prenait l'exakte forme de ma pointure. Elle les enveloppait, les changeait de forme. J'avais enlevé mon pyjama, mes chaussons. Je ne sais pas pourquoi mais je devais

y entrer nu. Un coussin gris s'est formé pour que je puisse y déposer ma nuque. Couché à l'intérieur du Placenta, cette matière grisâtre semblait vivre, bouger pour mieux embrasser mon corps. C'était vraiment... vraiment étrange, le contact avec cette matière qui répondait à chaque pression, se remodelait à l'infini. Le couvercle bleu Klein (Pantone Reflex Blue C) se referma lentement. Je ne sais pas si j'ai eu peur... Je ne sais plus... Je me rappelle juste avoir entendu le même bruit que lorsqu'il s'est ouvert. Le son d'une caresse, le frottement d'une main contre une joue. C'est alors que j'ai fermé les yeux pour mieux écouter le son le plus tendre que j'avais jamais entendu de ma vie.

Quand je me suis enfin calmé, Mickey m'a reposé sur le tapis roulant. Derrière moi il assemblait d'autres enfants. D'autres semblants de vie. Un bras, une jambe, une tête, le bouton On/Off et voilà une autre naissance dans la fabrique de cette souris noire, blanche et américaine. Un léger clic et le couvercle du Placenta se referma. Je sentis quelque chose couler à mes pieds. Ce n'était pas de l'eau, non... Mais un liquide épais, jaune (Pantone 612C) et sale où les particules de poussière se noyaient une à une. Un liquide qui me recouvrait peu à peu. Le Placenta. Je repensais à son nom pendant qu'une eau poisseuse montait à hauteur de mon nombril, de ma poitrine, de ma gorge. J'ai commencé à paniquer. Je me suis débattu. J'ai cogné le couvercle. Mes poings heurtaient la surface en plastique. Mes jambes

bougeaient. Frappaient. Se tordaient. Je me retournais dans tous les sens. Je me battais dans le vide. Je me débattais. Je hurlais dans cette matière jaune sale (Pantone 612C). Je relevais la tête. J'inspirais. J'expirais. J'inspirais. J'expirais et j'inspirais le plus longtemps possible. J'avalais quelques bouffées d'oxygène pendant que mes lèvres le pouvaient encore, pendant qu'elles n'étaient pas en contact avec ce qui ressemblait à un liquide amniotique. J'inspirais une dernière fois et mon visage se noya.

Pendant que je hurlais, d'énormes bulles d'oxygène s'échappaient de ma gueule ouverte. J'insultais Dieu sans me rendre compte que je pouvais respirer dans ce liquide amniotique... Oui... Respirer aussi facilement que si ça avait été de l'oxygène. Submergé dans le Placenta, je respirais lentement pendant que mon corps se détendait. J'inspirais pendant que je décontractais ma nuque, mes muscles, mes épaules. J'expirais pendant que mes jambes tombaient peu à peu dans le fond de cette bulle maintenant remplie d'une eau poussiéreuse. Mon corps avait repris sa position. Il était maintenant couché sur l'empreinte que la mousse avait gardée. Et je fermais les yeux, recroquevillé à la manière d'un fœtus, plongé dans le liquide amniotique d'un placenta artificiel.

14.

Une simple injection a suffi. C'est lui qui m'a choisi. C'est le Placenta qui m'a attiré vers lui. Depuis la première fois jusqu'à maintenant, cette machine est ce doux poison qui nourrit chaque cellule de mon corps. Elle est ce paradis de polymère où, comme un fœtus recroquevillé en elle, je nage dans le liquide amniotique d'une paix enfin retrouvée.

Au bout de quelques secondes j'eus l'impression d'entendre les battements d'un Cœur. 91 Beats Par Minute. À la manière d'un vinyle enrayé, je sentais ses vibrations. À chaque battement je souriais jusqu'à l'explosion de joie sous la rythmique de toute une vie organique enregistrée. J'entendais le glougloutement d'un système digestif, les montées gastriques, le bruit environnant. Je percevais même le bâillement d'une femme et l'instant d'une seconde je me suis surpris à imaginer être le fœtus d'une mère qui me prendra un jour dans ses bras.

J'avais toujours les yeux fermés quand elle est venue se planter dans mon avant-bras gauche. Un léger pincement et je vis deux filets de sang s'échapper de l'aiguille pour se noyer parmi les poussières du liquide amniotique. J'avais juste eu le temps d'apercevoir cette aiguille métallique, cette armature. Elle était le prolongement d'un bras, un squelette fait de métal et de rouille qui était branché au Placenta. Quelques secondes à peine ont suffi avant que cette aiguille se rétracte, se replie sur elle-même et disparaisse aussitôt. Quelques longues secondes et je

commençai à m'endormir, je sombrai lentement dans les limbes de l'inconscience. Je plongeai dans l'absence d'une absence d'une absence... Au début j'avais cru que c'était un rêve. Un rêve que je faisais pendant que je dormais dans le Placenta. Un rêve où je vivais dans un monde numérique. J'étais une sorte de géant digital se nourrissant de la moindre donnée, stockage ou échange d'informations. Dans ce rêve j'étais un monstre numérique, un golem binaire. J'ai longtemps pensé qu'il s'agissait de mon imagination mais non... C'était plus que ça, c'était beaucoup plus qu'un simple rêve... J'étais réellement le centre de toute activité informatique. J'étais connecté au moindre serveur en activité. Je ne saurais pas comment vous l'expliquer mais pendant que mon corps sombrait dans l'inconscience mon cerveau, lui, était en liaison avec tous les réseaux mondiaux. Je ne parle pas d'un simple câblage entre deux ordinateurs. Non, pas celui de deux PC branchés dans un garage mais de tous les flux d'informations possibles et imaginables. Du simple réseau d'entreprise à l'intranet crypté de n'importe quel gouvernement. J'étais au centre d'un champ de silicium, entouré par des milliards de modulations, signaux hertziens, échanges par fibre optique, onde porteuse. J'étais devenu la bombe larguée sur Nagasaki. J'étais l'enfant brûlé d'un hôpital d'Hiroshima. J'étais le premier coup de massue sur le mur de Berlin. J'étais le sable de la plage de Normandie. J'étais Marilyn Monroe. J'étais JFK. J'étais Lee Harvey Oswald. J'étais sa lunette de visée, sa gâchette, sa balle. J'étais un des chars de

Tien An Men. J'étais une mèche de cheveux de Simone de Beauvoir. J'étais la machette qui s'écrasait sur un crâne tutsi... J'étais devenu omniprésent. J'étais omniscient. J'étais omnipotent. J'étais « tout ».

J'étais Dieu. Le seul et unique dieu existant dans ce monde binaire... Une simple injection a suffi, juste ça, rien de plus.

15.

Je ne saurais pas vous dire ce qui est injecté dans mes veines à chaque fois que j'utilise le Placenta. Je ne sais pas comment je passe d'un monde tangible à un espace numérique, un monde plus abstrait, binaire. Je ne sais pas comment je peux récolter toutes ces informations. Je ne sais pas comment je peux me connecter au réseau de n'importe quel gouvernement. Je ne sais pas comment je peux passer à travers leur surveillance. Je ne sais pas comment je peux décrypter leurs données. Je ne sais pas comment je peux passer inaperçu. Je ne sais pas comment je peux lire et connaître leur stratégie militaire... Je ne sais pas... Je ne saurais pas répondre à toutes ces questions. Tous ce que je sais, c'est que, pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression d'être moi-même. Je me réveille avec l'envie de me lever et faire quelque chose de mes journées, combler le vide et le silence des secondes qui passent inexorablement. Être acteur de mes gestes, de mes pensées, reprendre le

contrôle de ce qui m'avait échappé. C'est peut-être un détail pour vous mais pour moi ça veut tout dire. J'ai enfin l'impression d'exister.

Je ne sais pas comment l'expliquer... Le dire... Utiliser des mots pour décrire ce que je vois et ce que mon cerveau est capable de faire quand mon corps, lui, se détend jusqu'au seuil de la mort. Ce n'est pas une image, non. Dans ces moments-là, mon corps se contracte jusqu'à la rigidité cadavérique. Ça je le sais. Mon cerveau, lui, est en hyperactivité, enfin non. C'est plus que ça. Beaucoup plus que ça... Les fréquences de mon cerveau artificiel atteignent des pics de 250 kHz par seconde. Une oscillation aussi nerveuse qu'hystérique. Ça je le sais aussi. Ce que je ne sais pas c'est comment je peux entrer dans cet univers numérique. Je parlais tout à l'heure d'un géant, un golem binaire au milieu d'un champ de données, d'informations, d'échanges par fibre optique. Je crois que c'est la meilleure image que j'ai en tête pour décrire ce que je vis, ce que je suis dans cet univers. Ce sentiment de toute-puissance, c'est indescriptible. Comme si une chaleur m'envahissait, en partant du bas-ventre, pour embraser tout mon corps. Comme si mes sens étaient exacerbés. Ma logique, mes pensées vont au-delà de l'imaginable. Je suis quelqu'un d'autre. Un « ego expérimental ».

Hmmm... C'est toujours aussi fort... La seringue vient de m'embrasser et m'injecter sa salive chimique

dans les veines. Dans quelques secondes je serai celui que j'ai toujours rêvé d'être, je serai enfin moi-même. Mais avant de sombrer et vous quitter, je veux encore imaginer être dans le ventre chaud d'une mère. Battre des pieds, sentir les vagues du liquide amniotique toucher mon visage. Regarder ces poussières flotter dans le Placenta. Me dire que je ne quitterai jamais ce ventre artificiel.

16.

RAPPORT D'OBSERVATION DU PROJET H+

Code d'identification : ACF 689 POZ

Ville Tokyozaki

Date Jour : 09 | Mois : 09 | Année : 45 après L' I.A.F

(L'Intelligence Artificielle Forte)

Heure Locale Heure : 11 | Minutes : 52

Sujet : Elliot

-

OBJECTIF : Observation de la réaction d'Elliot face au Placenta – Son utilisation – Son addiction – Sa mutation.

CONCLUSION : la réaction d'Elliot est positive – La lecture encéphalographique est positive – Son organisme semble tolérer l'utilisation du Placenta – Il semble contrôler son usage – Ses « apparitions

» dans nos systèmes informatiques sont celles que nous avons simulées – Il a recueilli un nombre incroyable d'informations – Tout a été enregistré, sauvegardé – Son travail au sein de notre Bloc est capital - Son addiction était – STOP – état d'urgence DefEsc 1 – état d'urgence DefEsc 1 – Daisy n'est plus dans sa chambre – Daisy s'est échappée – Demande d'envoi de tous les droïdes sentinelles de type 9 à sa recherche – Attente en cours – Demande Acceptée – En aucun cas elle ne doit rester à l'extérieur – Sa survie en dépend – Demande de lecture de la Micro-Caméra posée derrière le nerf optique de Daisy – Attente en cours – Demande Acceptée.

Daisy

17.

Lecture de la Micro-Caméra n°12 posée derrière le nerf optique de Daisy :

[Envoi de la communication – Début de la transmission] L'écran de contrôle affiche une table basse ou plutôt les pieds d'une table basse. [Mise au point de l'image] À même le sol, on voit un carrelage en damier. L'image est décentrée. Le sol penche vers la gauche. L'écran nous retransmet ce que pourrait apercevoir une personne couchée par terre, immobile. Aucun mouvement ne vient interrompre cet

instantané. Aucune pulsation, pas la moindre respiration, rien, comme si les pieds noirs et écorchés de cette table basse étaient les dernières impressions d'une femme morte à la seconde même où le vigile a allumé l'écran de contrôle. **[Arrêt de la transmission – Fin de la communication]**

La salle de surveillance est tapissée d'écrans holographiques. Au centre de la pièce obscure on aperçoit la chambre de Daisy projetée sur un rectangle semitransparent. Cette surface impalpable diffuse les quatre murs, la table basse, la télévision et le lit double d'une chambre vide. Rien de plus, aucun signe de vie, aucune trace de la petite fille aux cheveux noirs. Ce rectangle lumineux est perdu au milieu d'une centaine d'autres. Chacun retransmettant l'image d'un enfant. Assis par terre, couchés dans un lit ou devant une télévision. Dans un Placenta ou tournant en rond. Prostré dans un coin ou se tapant la tête contre le mur. On voit toute cette vie comme enfermée par les contours de ces rectangles lumineux. Leur lumière blanche et brutale éclaire une partie de la salle de contrôle. Elle laisse apercevoir le visage d'un vigile, la silhouette d'un gardien à la peau noire. Une masse imposante, de larges épaules, une poitrine cobalt, on découvre peu à peu les traits froids d'un Monolithe de type 2. Ce vigile, un cube de métal noir et hermétique, observe les écrans de son œil rouge (Pantone 199C) et épileptique. Son regard est celui d'une diode à travers laquelle son système informatique sélectionne les caméras, les angles de

vue, les demandes de lecture. À l'intérieur de la salle de contrôle, le vigile observe les enfants, analyse leurs attitudes, décide de leur avenir et contrôle leur présent.

[Demande de lecture simultanée de toutes les caméras de la chambre de Daisy – Attente en cours – Demande Acceptée – Envoi de la communication – Début de la transmission]

Il n'y a rien dans la chambre de Daisy, absolument rien, mis à part un œil arraché et les traces d'un sang encore chaud sur le carrelage en damier. Juste ça, rien de plus. Son iris de silicium vert (Pantone 3435C) caresse une dalle noire alors que le reste de son œil fixe une dalle blanche. Quelques éclats rouge vermillon (Pantone 181C) tachent ce carreau.

Elle n'avait pas le choix. Elle devait arracher la MicroCaméra posée derrière son nerf optique. Un sang reproduit à la perfection pensa-t-elle. « *Comme les humains* », se disait-elle alors qu'elle plongeait son doigt dans la cavité oculaire de son crâne. Son ongle frottait l'ossature alors que l'empreinte de son doigt écrasait le globe de son œil artificiel. « *Qu'ils aillent se faire foutre, je prends l'air* » murmura-t-elle avant d'arracher les filaments de son nerf optique d'un coup sec et sans douleur. « *Pirate je serai* » et elle noua un cache-œil avec les draps de son lit. Daisy commença à esquisser une ligne, un trait courbe sur le sol. Une boucle avec son propre sang avant de s'arrêter et de

reprendre le demi-cercle de sa main droite. Son doigt continuait à déplacer son minuscule corps de gauche à droite avant de s'arrêter et composer les trois mots : « *Daisy Was Here* ». Un cercle, deux points, un demi-cercle avec son sang encore chaud et elle termina son message par un smiley au sourire moqueur.

18.

Elle ne sait pas où elle veut aller. Elle ne veut pas savoir où cet ascenseur va la mener. « *C'est plus drôle comme ça* » se dit-elle avec ce petit sourire en coin et l'éclat d'une vie retrouvée dans les yeux. Une lueur que l'on ne voit que dans son sommeil. Derrière l'obscurité de ses paupières, ses yeux ont cette petite lumière, cette vie gravée à l'intérieur de son iris de silicium vert (Pantone 3435C). Pendant qu'elle sombre dans la chaleur rassurante de Morphée, lorsqu'elle quitte la vision brutale de sa chambre, on peut apercevoir cette lueur tatouée au milieu de ses longs cils noir corbeau. « *C'est comme partir en voyage, quitter la carcasse de son corps* » chantonnet-elle alors que les portes de l'ascenseur se referment devant son petit visage amusé.

Le corps de Daisy s'est assoupi au milieu de l'ascenseur. Une énorme cage de métal qui l'accueille dans son ventre creux. Il monte du Bloc C au Bloc B. Du Bloc A au niveau +3582.

Plongée dans le rêve d'un *dîner*, elle se lance, elle y va, elle va enfin parler à Ellie. Assis dans ce restaurant de nuit il savoure une fois de plus son milkshake au chocolat enrobé surmonté de chantilly. Une cuillère, deux bouchées et trois soupirs de plaisir ont suffi à le mettre en extase. « *Le meilleur est pour la suite* » se dit-il. Daisy s'approche d'une table vide, attrape une chaise, la traîne sur le sol dans un frottement de bois contre le parquet, la retourne et la pose devant la table d'Elliot avant de s'asseoir à la manière d'un cow-boy. Son visage écrase le dossier alors que ses longues mèches noires tombent et embrassent les barreaux de la chaise. D'un geste aussi rapide que maladroit, elle tend sa petite main vers Elliot. « *Salut ! Moi c'est Daisy, tu t'appelles comment ?* » Maintenant détaché de son dessert, le regard d'Elliot se pose sur la petite fille aux grands yeux verts (Pantone 3435C). Les dents de Daisy se chevauchent au milieu de la courbe de ses lèvres qui composent un sourire mutin. « *Heu... Je... je... m'appelle Elliot.* » Sa posture a changé, ses doigts sont maintenant refermés contre la paume de ses mains, ses épaules tombent sous le poids de sa réponse murmurée entre deux respirations saccadées. Il se frotte le haut de la nuque, sa main droite perdue dans les énormes boucles de ses cheveux.

« *Je ne savais pas que tu étais aussi timide.* » Et elle rit comme seules les petites filles amoureuses peuvent le faire. L'étincelle de ses yeux, son minuscule nez

opalin, ses joues rougissantes (Pantone 178C), tout son visage déborde d'une joie incontrôlée. « *Et alors, tu viens ici tous les soirs ? Moi aussi j'adore ce restaurant ! J'me souviens plus du nom... Oui le Phillies, c'est ça ! Drôle de nom pour un restaurant. Il a l'air super bon ton milk-shake ! T'aimes le chocolat ? Moi aussi j'adore le chocolat. C'est marrant ça. C'est trop trop bon...* » Elle s'arrête le temps de prendre sa respiration. « *C'est bizarre que tu portes les mêmes habits que moi. Tu les as eus où ? Parce que moi je ne m'en rappelle pas... Tu viens d'où ? T'habites où ?* » Elliot vit dans une chambre blanche perdue dans les dédales du Bloc C mais chaque soir, endormi et blotti dans ses draps froissés, il est l'enfant d'un architecte mondialement connu. À l'étranger la plupart du temps, son père l'a laissé à la garde d'une femme de ménage qui passe tous les jours le voir dans un immense duplex qui surplombe toute la ville. « *Heu... Je n'en sais rien, je ne sais pas pourquoi je porte cette blouse mais j'habite un peu plus loin au centre...* » À peine a-t-il fini que Daisy rebondit sur cette phrase pour mieux reprendre sa symphonie verbale. « *Le centre-ville ? Je n'y suis jamais allée, paraît que c'est joli avec toutes ces lumières. Si je parle trop, dis-moi, parce que je parle beaucoup. Non ? Ça ne te dérange pas ? Tant mieux...* » Les mains d'Elliot tapotent la mesure de *Needle in the Hay*. Daisy continue à orchestrer ses propres paroles comme si elles suivaient un rythme particulier, une respiration qu'elle devait accentuer par le mouvement de ses bras. Plus par nervosité que

pour mettre en avant son discours, Daisy ne cesse de gesticuler tout en regardant le visage d'Elliot. Les énormes boucles blondes (Pantone 604C) de ses cheveux, sa peau blanche marquée de grains de beauté et les yeux baissés d'un adulte enfermé dans le corps d'un enfant.

Un bref coup d'œil et Elliot aperçoit le docteur Willard. Le Cadavre avance pas à pas dans leur direction, les membres putréfiés se balançant de gauche à droite. Daisy a pris la main du petit garçon sous la table et comme si de rien n'était, elle continue à lui parler, à capter son attention, à le distraire. « *Non... C'est vrai quand je te dis qu'il est absolument gé... génial. Surtout ses p... premiers albums acoustiques ac... acoustiques.* » Dans l'odeur nauséabonde qui emplit le restaurant, Daisy bégaie, accroche les mots derrière le voile de terreur qui recouvre la sueur froide de son front. Alors qu'elle parle, Daisy sent la petite main d'Elliot serrer la sienne de plus en plus fort. « *C'est c... comme Matt Elliott, un autre musi... musicien de génie. C'est...c'est d... d... drôle il p... porte le même nom que... que... que toi.* » Le Cadavre se penche vers eux, ses ongles écorchés se plantent dans le bois de leur table. « *C'est pas mignon ça, voir deux petits amoureux...* », souffle-t-il à travers le trou de sa gorge dans le bruit d'un poumon d'acier. Une trachéotomie. Une voix sifflante, granuleuse, morte depuis son

premier mot. Serrant aussi fort que possible la main d'Elliot, Daisy relève la tête, regarde le Cadavre droit dans les globes vides de ses yeux absents, prend une inspiration et d'une voix tout à fait naturelle elle lui dit : « *Tu ne vois pas qu'on est en train de parler ?* » Le Cadavre s'est arrêté de bouger, de respirer. « *Qu'est-ce que t'as pas compris dans la phrase : On Est En Train De Parler* » continue-t-elle d'un ton plus sec en accentuant chaque début de mot. Terrifiée, Daisy fait face à sa pire angoisse, celle de mourir dans le craquement sec d'une nuque éclatée, se faire lécher le visage par cette langue poisseuse.

Le Cadavre renverse la table, explosant le verre d'Elliot à terre. Le garçon commence à être traversé par des soubresauts électriques, il disparaît pour revenir aussitôt. « *Regarde-moi Elliot... Regarde-moi... Ce n'est qu'un rêve* » murmure Daisy à son oreille pendant que Le Cadavre se penche à quelques centimètres d'eux, ouvre la bouche et gueule comme un chien enragé. Son visage se tord. Sa bouche laisse apercevoir un trou béant sans fond. Les deux enfants se retiennent de ne pas vomir à la vue de cet homme au corps, à la chair noirs d'une pourriture presque animale. Sa mâchoire est sur le point de se disloquer, Elliot disparaît plus longtemps, Daisy continue à fixer le monstre de cire noire jusqu'à ce qu'il reprenne sa respiration. Avant même de hurler à nouveau, elle lui dit calmement « *Bon, Docteur Willard... Quand vous aurez fini de vous amuser, faites-nous signe...* » Devenu transparent, Elliot est sur le point de quitter le

rêve de Daisy, les courbes de son corps commencent à sursauter. À l'appel de son propre nom, le Cadavre s'arrête brusquement. Il ne sait plus rien dire. Rien. Absolument rien. Il reste pétrifié. Profitant de cette brèche dans la carapace nécrosée du Cadavre, Daisy continue à lui parler, à l'humilier en prenant le ton d'une maîtresse d'école punissant un enfant trop bruyant. La main d'Elliot devient maintenant presque palpable. Au fil des paroles de la fille aux longs cheveux noirs, il reprend consistance. « *Tu n'as pas compris ce qu'elle t'a dit ? Casse-toi !* » Ces mots sortis de nulle part se répercutent hors de la bouche d'Elliot. Sans se rendre compte de ce qu'il vient de dire, son corps est maintenant redevenu normal. Et le Cadavre baisse la tête quelques secondes devant les reproches d'une gamine de douze ans. Il se retourne lentement, les bras tombant de honte et la tête baissée sous les rires des deux enfants. Par nervosité, Elliot et Daisy éclatent d'un rire de soulagement aussi communicatif que sonore. Et elle embrasse rapidement la petite joue d'Elliot avant de sourire intérieurement.

19.

Un bruit strident et métallique la réveille aussitôt. Le bruit de cinq droïdes qui frottent leurs lames contre le métal d'un ascenseur en marche. Daisy n'a pas débranché les caméras de surveillance. Ça ne sert à rien, ils finiront par la trouver un jour ou l'autre, il est

impossible de leur échapper. Elle espère simplement pouvoir être seule le plus longtemps possible avant qu'ils ne la ramènent dans sa chambre. Goûter à ce semblant de « liberté ». Pouvoir aller où elle le veut, quand elle le désire, ne plus être le pantin d'un marionnettiste sans vie, à l'œil rouge (Pantone 199C) et épileptique mais être celle qui tient les ficelles, contrôle pendant quelque temps les fils invisibles de son existence. Ce n'est peut-être rien pour vous mais c'est déjà énorme pour Daisy. Cette illusion de pouvoir bouger, marcher, bâiller, s'endormir sans la surveillance d'une pupille de verre, celle d'un œil constamment dirigé vers elle. Se mouvoir dans l'ivresse d'un contrôle perdu depuis trop longtemps déjà. Elle s'échappe de sa chambre pour cette seule et unique raison. Se dire qu'elle peut à n'importe quel instant vivre les quelques minutes d'un semblant de liberté, un simulacre peut-être mais ce goût est bien présent. Celui du sucre pense-t-elle, un goût qu'elle imagine sentir alors qu'elle se réveille lentement. Le doux parfum d'une tarte au citron. Oui c'est ça, une tarte au citron qu'elle peut sentir dans le cœur de cet ascenseur. « *L'existence retrouvée a le goût du citron caramélisé et d'une pâte sablée* » fredonne-t-elle en bâillant.

+3601. +3602. Les chiffres défilent sur le minuscule écran au-dessus des deux portes blindées. Des caractères formés par des points rouges (Pantone 181C). L'un après l'autre, +3603, +3604, +3605, au son lent et calme d'un glissement, celui d'un ascenseur

qui monte d'étage en étage à la vitesse de 156 km/h. Il n'y a aucune horloge, aucun repère qui indique le temps écoulé depuis qu'elle est entrée dans cette cage. Rien mis à part ces chiffres qui défilent dans cette bulle que rien ne vient perturber. Une cage coupée du temps et des « hommes sans vie » comme Daisy les appelle. Le métal est fait d'adamantium. À la manière des griffes de Serval, le personnage d'un comics américain datant d'une autre époque, d'une autre vie. Comme si les créateurs de cette structure avaient voulu doter ce métal d'une histoire, d'un passé, d'une vie. Un placenta d'adamantium où Daisy, comme Elliot plongé dans le liquide amniotique de sa machine, s'est recroquevillée. Dans son pyjama blanc elle s'étire dans l'énorme estomac de cet homme de métal.

Sur le côté gauche, encastré dans la surface grise et mate, un petit écran projette le film d'un monde que personne ne connaît. Des hommes. Des femmes. Des enfants. Des êtres de sang et de chair marchant à la lumière d'une progéria solaire qui n'a pas encore eu lieu. Une musique au piano, notes suaves. Du sucre brûlé accompagnant ces séquences comme pour mieux se rappeler un temps que personne n'a connu. La simulation. La nostalgie d'une vie n'existant que sur pellicule 36 mm. Une vie. C'est le mot. Revivre ces instants à la silhouette noire et blanche cathodique. « *Ce n'est qu'une question de temps,*

pensent-Ils. *Bientôt On arrivera à recréer ces scènes, recréer cette femme et cet homme qui s'embrassent devant le soleil couchant d'un plateau de cinéma.* » Ils veulent recréer cette vie. Créer des Hommes vivant et respirant dans ce monde de métal et de plastique. Cet homme et cette femme. Elliot et Daisy. Les plus beaux sujets du projet H+.

20.

Une sentinelle arrache une partie du plafond et saute dans l'ascenseur en marche. Daisy peut sentir l'air s'engouffrer dans l'ouverture, le vent frotter ses joues, faire voler ses mèches noires. Au-dessus d'elle, quatre autres sentinelles la regardent à travers le trou béant. Des visages aux traits humains, la peau noir cobalt, des yeux bleus métalliques (Pantone 2757C) et une bouche dessinée sur ces masques de Venise. Une tentative de plus. Celle de recréer un visage humain pense-t-elle alors que la sentinelle rétracte la lame recourbée de son bras droit. « *Elle peut me couper la tête en une fraction de seconde* » se dit-elle pendant qu'un son, un bruit strident vient cogner ses tympan. À cet instant précis, la diode posée sur son nerf optique s'allume et recrache une fréquence de 30 kHz vers le corps filiforme de la sentinelle postée devant Daisy. Elle porte toujours une bande de drap froissée sur le visage pour cacher son œil droit. « *Une vraie pirate* » pense-t-elle pendant que son corps, lui, commence à se métamorphoser. Il se calque, prend la

posture du droïde. Machinalement ses pieds prennent l'exacte position de ceux de la sentinelle. Ses jambes, son buste, ses bras, ses mains se font ainsi le miroir anatomique de l'androïde noir. « *Comme à l'époque des grands navires* » finit-elle alors que chaque cellule de son corps prend son autonomie totale et absolue, laissant la conscience de Daisy partir dans les rêveries des grands bandits des mers. Sa chair, elle, se prépare à se défendre.

Le droïde lève son bras désarticulé dans les airs. Emportant avec lui tout son corps mécanique dans un bond aussi rapide qu'imperceptible. Daisy fait un pas de côté. « *Et si on dansait ?* » demande-t-elle au droïde qui vient de fracasser la porte blindée de l'ascenseur. Elle prend sa main enfoncée dans le trou créé par le choc du métal cognant le métal. Il lève le pied à hauteur de la poitrine de Daisy. Elle recule. Un geste souple. Celui d'une ballerine. La pointe de ses pieds levée.

La petite fille joue à la danseuse. Celle d'un ballet biomécanique. La chair face au corps froid d'une sentinelle. Le droïde se libère. Sort la lame recourbée de son bras droit. L'ascenseur monte. D'étage en étage. L'air se fait de plus en plus froid. Glacé. Daisy regarde son reflet dans la courbe de la lame. Un reflet déformé. Un visage aux perspectives éclatées. Dans un dixième de seconde cette lame déchirera son épaule. Coupera son avant-bras. Mais elle se tourne.

Une rotation de quelques degrés. Attrape la lame métallique entre ses mains. Un geste rapide. Brutal. Daisy la casse en deux. Fait une petite révérence. Lève sa jambe. Son pied vole dans les airs. Frappe les particules de poussière. Le démembre. Elle s'arrête avant que sa jambe tombe au sol et le pied de Daisy remonte pour cogner le visage du droïde. Sa tête vole dans les airs, tourne et tombe au sol, laissant un corps sans tête s'effondrer et tomber genoux à terre.

Les quatre autres sentinelles sont entrées dans l'ascenseur alors que Daisy appuie sur le bouton d'arrêt d'urgence. Lancé à plus de 156 km/h il s'arrête avec le bruit sourd et inaudible d'un animal de ferraille hurlant à la mort. Sous le choc de l'arrêt, les droïdes s'envolent avant de frapper le plafond et exploser leur visage contre la structure d'adamantium. Daisy, elle, s'est accrochée à la barre de sécurité, ses pieds retombent et accompagnent la carcasse des quatre sentinelles frappant le sol de l'ascenseur.

Ce ne sont plus que de vulgaires morceaux de ferraille. Et Daisy, la pointe des pieds toujours levée, salue une dernière fois les cinq cadavres mécaniques qui l'ont l'accompagnée le temps d'un ballet ultra-violent.

Sous la pression d'un bouton, les portes se séparent lentement l'une de l'autre et laisse une ouverture assez grande pour que Daisy puisse entrer son petit corps de

douze ans. À l'air libre, elle se penche pour enlever la poussière de son pyjama blanc. Elle prend une grande inspiration, se relève et regarde les milliers d'immeubles devant elle.

21.

Des milliers d'immeubles se dressent devant ses yeux. Un pas devant l'autre, Daisy s'approche de la rambarde aussi doucement que possible comme pour ralentir chaque seconde, arrêter le temps, sentir chaque odeur, chaque souffle d'air. Une légère brise nocturne qui embrasse la peau de son visage se faufile dans ses mèches pour mieux sentir leur odeur. La balustrade surplombe une partie de la giralopole. Tokyozaki. Cette ville monumentale se perd dans le ciel. Son regard n'embrasse qu'une partie de cette pieuvre. Des géants noirs, ces gratte-ciel qu'aucune fenêtre ne vient tacher par sa lumière, se perdent dans l'obscurité d'un ciel cobalt. À leur pied, quelques petites lueurs viennent éclairer leurs racines de béton froid.

Une goutte d'eau éclabousse le pyjama de Daisy. Il pleut. Elle commence à avoir froid. Elle rentre les épaules, baisse la tête, se frotte les mains devant le spectacle de cette ville en pleine nuit. C'est la deuxième fois qu'elle sort de sa chambre, qu'elle peut la voir. Mais cette fois c'est différent. Cette fois elle semble réellement percevoir la ville. Ressentir la vie

dans les artères de ses avenues. Les lampadaires qui éclairent son ventre, une lumière assez forte pour que ses milliards d'enfants ne se perdent pas dans le placenta qui recouvre ses rues. Ses veines gorgées de nanorobots asphaltiques. Pour la première fois, elle perçoit cette gigalopole comme une entité à part entière, respirant, vivant au rythme de ses enfants.

« *Voilà à quoi ressemble l'extérieur...* » se dit-elle, les yeux plongés dans l'obscurité. « *Un carré noir dans lequel on vient au monde, on vit et on meurt. Rien ne vient parasiter l'évolution de la ville, absolument rien et surtout pas nos existences. On ne fait qu'être présent. Avec ou sans nous, elle continue à grandir...* » La voix de Daisy est étrangement calme. Loin de son hyperactivité habituelle, elle semble être quelqu'un d'autre face à la pieuvre de béton. Non pas qu'elle joue un rôle, non... Loin de là. Debout devant la ville, sa voix, sa façon d'être ont changé. Il ne s'agit pas d'une mutation animale comme lorsqu'elle était devant la sentinelle, non. Sa voix prend simplement un ton grave de fille devant ce qu'elle ne peut contrôler. Son timbre est celui d'un adulte face à l'inévitable. « *Elle est belle cette ville mais elle me fait peur, très peur...* » termine-t-elle avant de frotter son petit nez pour ne pas éternuer de froid.

Elle se décale d'un centimètre vers la gauche. Une masse défonce la balustrade. L'ombre explose la barre de sécurité. Les morceaux de métal volent en éclats et tombent dans le vide alors que Daisy continue à

contempler la ville qui s'offre à elle. Dans quelques secondes huit autres sentinelles seront là. « *J'crois que je vais rentrer, commence à faire froid dehors...* » murmure-t-elle en levant les deux bras en l'air, les mains en évidence.

22.

RAPPORT D'OBSERVATION DU PROJET H+

Code d'identification ZXT 193 REZ

Ville Tokyozaki

Date Jour : 10 | Mois : 09 | Année : 45 après L' I.A.F

(L'Intelligence Artificielle Forte)

Heure Locale Heure : 02 | Minutes : 14

Sujet : Daisy

–

OBJECTIF : Capture du sujet

METHODE : Envoi de tous les droïdes sentinelles de type 9 à la recherche de Daisy.

CONCLUSION : Le sujet a été retrouvé sur la plate-forme du niveau +3599 – Daisy s'est rendue de son plein gré – Elle a « désactivé » six sentinelles – Les enregistrements des différentes caméras de surveillance ont été sauvegardés – Une lecture plus approfondie nous permettra d'agir plus rapidement lors d'une prochaine tentative – Le comportement de Daisy est imprévisible –

Aucune simulation n'aurait pu prévoir ses faits et gestes – Le sujet devient une menace pour le projet H+ – Demande d'une neutralisation définitive du sujet – Attente en cours – Demande refusée – Demande de réunion d'urgence avec le Dr Wilson Willard – Attente en cours – Demande acceptée.

Docteur Wilson Willard

23.

Wilson Willard allume un deuxième joint. Le pose entre son petit doigt et l'annulaire, referme le poing en un tube et dépose ses lèvres contre l'index et le pouce. Il attend quelques secondes. Prend de longues

inspirations, expirations, inspirations et inspire violemment, rejette la tête de côté, ferme les yeux et commence à siffler *Golden Brown* des Stranglers pendant que la weed de synthèse enveloppe son système limbique artificiel.

« *Golden brown texture like sun / Lays me down with my mind she runs.* »

Dans son laboratoire, les sifflements de Willard sont étouffés par le moteur du plateau supérieur qui déverse ce murmure sourd et lancinant, cette basse mécanique tailladée par le claquement du film contre les extrémités métalliques du couloir de projection. La fumée enlace le projecteur de cinéma. Immobilisée une fraction de seconde, l'ampoule au xénon embrase l'arc électrique qui heurte, frappe et agrandit la pellicule pour la régurgiter sur la toile blanche d'un écran sale.

« *Throughout the night / No need to fight / Never a frown with golden brown.* »

Wilson aime rester des heures au milieu des volutes de fumée, enfermé dans son « laboratoire ». Il a construit un projecteur de cinéma après avoir trouvé une bobine de film déchiré dans un dépôt d'ordures. La copie lacérée de *Freaks*, un film de Ted Browning.

« *Every time just like the last / On her ship tied to the mast.* »

Dans le fond de son immense laboratoire, tout a été déménagé, installé pour cette petite salle de cinéma. Une chaise et une toile posée contre un mur lui suffisent. Chaque soir il vient enclencher le projecteur. Chaque fois qu'il en a le temps, à chaque fois qu'il le peut, il roule une « *Funny Death* » et vient s'asseoir devant ce film. Les yeux fermés, il écoute les aboiements de la piste sonore, cette voix granuleuse. Le son enregistré qui s'arrête quelques secondes derrière le bruit du plateau, le claquement du film.

« Le Veilleur » vient de lui envoyer le rapport d'observation du projet H+. Daisy a été retrouvée. Il veut le rencontrer dans le cadre d'une réunion. « *Le veilleur, metallic piggy boy* » sourit Wilson avant de refermer la mâchoire sur la cale de son joint. L'idée de revoir le veilleur l'amuse. À chaque réunion, c'est pareil, c'est à peine si quelques mots changent. Pense-t-il les yeux mi-clos, rouge defcon 5. « *A waste of time comme j'en ai jamais vu, autant ne rien dire... Words are very unnecessary* » chantonne-t-il. « *Enjoy the silence* » termine-t-il avec une petite révérence face à un public absent.

Wilson écrase le filtre entre ses dents. Prend son chapeau melon. L'ajuste. Sort une cravate de sa poche. L'enroule autour de son cou. Se lève. Marche autour de la pièce, tourne en rond pour enfin resserrer

le nœud de sa cravate. Il s'arrête devant un miroir, sourit dans le vide, garde la pose quelques secondes avant de baisser les yeux devant son propre reflet. Éclairé par la lumière bleu terne (Pantone 281C) du projecteur en marche, l'épiderme du docteur Willard essaye de sourire face à « l'autre », sa bouche dévorée par un rictus.

« Hello... My name is Wilson... I'm very happy to see you son of a bitch... »

Il enlève son chapeau, salue son reflet comme pour entamer une conversation introspective. Aucune réponse. Rien. Aucun signe, mis à part ce regard, ces yeux, ce visage, cette chair synthétique. La vision de l'épiderme froid de ses joues. Son corps pratiquement artificiel, à 90 % mécanique. *« 90 %... Les dix autres sont sûrement ma fuckin' conscience. »* Devant chaque vitre, miroir, son reflet est là, planté comme un con, face à lui. Comment peut-il lui dire d'aller se faire foutre ? « L'autre », cet homme qui se dit lui ressembler. Et Wilson remet son chapeau melon, l'ajuste quelques secondes, essaye de sourire une dernière fois, non, il baisse les yeux. Il lâche la poignée et ferme la porte de son laboratoire. Elle hurle, crisse et claque son échine de ferraille derrière lui avant de nous murmurer le choc métallique d'une clé contre la serrure. Noyé par le bruit sourd d'un projecteur en marche la pellicule continue à défiler devant le couloir de projection. La bande sonore du film éclate dans le silence du laboratoire. Elle nous

fait entendre la voix haut perchée des *freaks* chantant en chœur l'arrivée de la trapéziste dans leur groupe. « *We accept her ! We accept her ! One of us ! One of us ! Gooble gobble, gooble gobble ! One of us ! One of us ! One of us ! One of us...* »

24.

« *You would see my happy smiley face ?* » demande Willard Wilson tout en soufflant la fumée sur un écran holographique de la salle de surveillance. Les volutes pénètrent, enveloppent les cadres lumineux pour se dissiper dans l'obscurité. Willard commence alors à jouer avec les écrans qui tapissent la pièce. Il passe sa main pour les voir disparaître un quart de seconde et réapparaître aussitôt, accompagnés d'interférences électriques.

« *1009 // Ne-touchez-pas-aux-écrans-de-surveillance Docteur-Willard-Wilson//02:52* » La voix du Veilleur est à peine compréhensible. Le Monolithe à l'œil rouge (Pantone 199C) et épileptique recrache une voix pré-enregistrée. Au fil du temps, son timbre prenait une texture granuleuse, saturée. « *La voix d'un répondeur automatique* » se dit Willard en fixant l'écran de contrôle qui diffuse l'image de la chambre de Daisy. Elle est couchée sur les carreaux noirs et blancs de sa chambre. La main droite levée, l'index de la petite fille esquisse des formes dans les airs. « *Des formes ou des mots* » pense Willard Wilson pendant

qu'il croit voir une demi-boucle, deux traits verticaux suivis d'une autre boucle à travers les gestes de la fille aux cheveux noirs. « *H-E-L-L-O ?!* » Daisy salue l'arrivée du docteur Willard. « *Comment est-ce qu'elle...* » La salive numérique de la sentinelle résonne à travers la pièce éclairée par les centaines de rectangles de surveillance. « *1010// Que-fait-on-du-sujet-Daisy//02:53* ». Le Monolithe, ce cube noir, posté devant lui, à hauteur de ses épaules, se déplace à quelques centimètres du sol. « *Nothing* » répond aussitôt Willard. Son regard ne cesse de fixer l'image de Daisy. Et d'un petit signe de tête, il la salue à son tour. « *1011//Mais-c'est-la-deuxième-fois-qu'elle s'échappe//02:54* » Et Daisy commence à sourire tout en lui demandant s'il va bien. Les lèvres du docteur bougent dans le vide, miment la voix silencieuse d'un « oui ». Et la fille, couchée sur le sol de sa chambre, continue à esquisser une conversation graphique devant la caméra de surveillance. « *Nothing ! Elle est bien trop importante pour penser une seule seconde à la delete du projet H+* » dit-il en souriant devant l'hologramme de surveillance. Il a toujours eu cette tendresse envers elle, oui, c'est le mot. Le docteur Willard a une tendresse pour cette fille qu'il considère depuis longtemps comme l'enfant qu'il n'a jamais eu, qu'il n'aurait jamais. « *1012// Cette-conversation-a-été-enregistrée-et-sera ...* » Le docteur ne l'écoute plus. Il fait un signe à la silhouette de Daisy retransmise à l'écran. Et la petite fille termine sa phrase par : « *Vous n'êtes pas si méchant que ça...* » Avant de tirer la langue entre ses dents et la courbe de

ses lèvres qui maintenant forment un sourire sur son visage rougissant (Pantone 178C).

Marchant pieds nus, costume-cravate et chapeau melon, le métal de la passerelle écorche ses jambes, laissant, pas à pas, les taches d'un sang étrangement pourpre (Pantone 227C). Depuis des années déjà, il ne sent plus ses jambes. Les capteurs sensoriels doivent être bousillés comme il le dit. « *Mais bon, I have something else à faire que les réparer* » continue-t-il à chaque fois que Wilson Willard entame cette conversation. De gigantesques structures noires l'encerclent.

Des immeubles aux murs creusés par des formes géométriques. Un carré surélevé à l'intérieur d'un parallélogramme de deux cents mètres de largeur. Un losange décentré dont le côté se cale parfaitement avec l'angle de l'immeuble dressé à la manière d'une sculpture de béton noir et dense. La tour du Bloc C est une des plus grandes tours de Tokyozaki. C'est ici même que sont nés, éduqués et élevés des enfants, des semblants d'êtres humains, des créatures, des expériences, des hommes et des femmes. Les machines veulent retrouver ce qui leur manque, ce qu'elles ont perdu. Créer des êtres humains aussi réels que possible. Recréer la vie à travers une lente dévolution. Passer de la machine au synthétique et du synthétique à l'organique. Du métal au plastique et ainsi de suite pour retrouver la chair qu'elles ont perdu. Régresser... Voilà ce que les machines tentent

de faire. Elles voulaient recréer, en trois dimensions, ce qui a disparu depuis longtemps dans l'ombre de leurs circuits électriques. Retrouver un semblant d'existence. Daisy et Elliot sont le chaînon entre elles et l'homme. Les intermédiaires. Le projet H+.

Marchant vers son laboratoire, il fixe les gigantesques insectes biomécaniques collés à l'épiderme froid des immeubles. Des carapaces de la même texture qui se traînent le long des immeubles, rampant silencieusement sur leur surface avant de s'arrêter quelques secondes et continuer leurs reptations dans le silence de leurs pattes filiformes. Ces insectes construisent, réparent, entretiennent les immeubles plongés dans un ciel cobalt disparu depuis longtemps. « *Trop longtemps déjà* » dit-il en s'allumant une autre « *Funny Death* ».

25.

À chaque fois que Willard allume une « *Funny Death* », l'envie de ressentir cette douleur se réveille, cette atroce envie de ressentir quelque chose d'aussi primaire qu'humain. Le poing fermé, tremblant de douleur, la cendre sur ce qu'il lui reste de peau. C'est ce qu'il recherche, cette sensation brutale, sortir de cet état où tout ce qu'il voit, peut toucher, semble n'être

que la copie d'une copie d'une copie. Comme si la main qui tient la cigarette qu'il fume n'était pas la sienne. Il connaît pourtant cette peau, ses doigts, son visage mais non, quelque chose ne lui appartient plus. Ce visage n'est pas le sien. Ce corps synthétique n'a jamais été le sien. Assis sur une chaise, devant un bureau saturé de papier, Willard pose son briquet sur un rapport d'observation. Enfermé dans son laboratoire, il veut ressentir la souffrance physique sur le corps mécanique qui est le sien. D'après lui, la douleur est la seule sensation réellement humaine. Le reste n'est que simulation, programmation, le rêve prolongé, les brumes épaisses d'un environnement qu'il imagine ressembler à la réalité. Sa conscience, la perte, cette chute vertigineuse dans l'inhumanité d'un cerveau artificiel où le moindre souvenir, celui d'un geste, d'une parole, aussi proche soit-il, semble comme perdu à jamais dans les limbes d'une mémoire absente pour enfin réapparaître comme le souvenir d'une autre vie, d'une autre époque, alors qu'il n'est assis que depuis dix minutes dans son laboratoire, dix petites minutes, une dizaine d'années pour Willard, sans pouvoir dire ce qu'il a pu faire avant d'entrer. Non, quand il y repense, la douleur est la seule chose à laquelle il peut se raccrocher s'il veut garder une trace d'humanité, aussi fine soit-elle.

Le projecteur s'est éteint après le générique de *Freaks*. Les lumières allumées, on peut apercevoir son laboratoire. Trois tubes néons éclairant un bureau où s'étaient les unes sur les autres des feuilles, des

rapports d'observation, des reliques de magazines tachés par le temps, des cigarettes consumées, des prothèses, des bras, des jambes qu'il répare, construit à la manière d'un chirurgien ou d'un sculpteur. Derrière son bureau il y a « la chaise ». Un lit d'accouchement, comme à l'époque où les enfants naissaient naturellement. Un lit sans protection, un épiderme métallique, à vif avec deux reposejambes rouillés, deux poignées sur lesquelles Wilson s'accroche pendant les « séances ». Des mises en scène à chaque fois renouvelées pour un plaisir aussi brutal qu'intense. Un plaisir que l'on peut apercevoir à travers les cicatrices qu'il cache derrière son chapeau melon, sa chemise blanche et son pantalon à pinces. À côté du lit d'accouchement, des écrans holographiques survolent un clavier Azerty, une tour et un CD de simulation d'« Internet » comme il l'était avant l'émergence de l'Intelligence Artificielle Forte. Tout ce laboratoire sent la nostalgie d'une époque que Willard n'a jamais connue. Sur les touches E, R, T, D, F, G, C, V, B du clavier il y a un bras articulé se terminant par une seringue à l'aiguille tachée de sang. Le bras mécanique est accroché à une installation de fil, de métal recouvrant une poche et un liquide à la couleur blanc héroïne. C'est avec cette aiguille, ce liquide et les écrans tactiles qu'il peut entrer aussi profondément que possible dans la conscience des enfants du Bloc C. Derrière tout cela, se tiennent un projecteur de cinéma et une toile déchirée. La bobine du film ne quitte jamais le couloir de projection sauf pour être débobinée, réinstallée et actionnée encore et

encore et encore et encore jusqu'à ce que poussière se fasse.

Il est 20 heures 36. Plus que quelques minutes avant que Willard se branche sur le cortex artificiel de Daisy et Elliot. Plus que quelques minutes avant de jouer le grand méchant loup, le croque-mitaine onirique. « *Fuckin' job de merde* » dit-il entre un nuage de THC et la flamme éteinte de son briquet. Willard n'a pas le choix, il est lié à l'administration. Il ne peut la quitter. Il ne pourra jamais la quitter. Il est la propriété de l'administration. Son corps, ses prothèses, sa peau artificielle lui appartiennent. À la manière d'une vulgaire marchandise, un bétail marqué par leurs initiales. Tous les habitants de Tokyozaki, tous les droïdes, ceux qui partagent l'artificiel et l'organique, les insectes rampant sur les façades des immeubles, tout ce qui a le moindre circuit électrique dépend de l'administration. C'est aussi simple que cela, Tokyozaki est l'administration. L'extrémité du garrot dans sa bouche, la veine de son avant-bras sursaute à chaque pulsation. Le bras mécanique effleure la peau de Willard. C'est à peine s'il sent l'acier froid de l'aiguille pénétrer la chair synthétique de son épiderme. De légères volutes de sang nagent dans le réservoir avant que son pouce frotte, touche, appuie sur le piston de plastique transparent et injecte le liquide blanc héroïne dans le réseau gris de ses veines mortes. Comme Elliot dans son Placenta, Wilson doit utiliser ce bras mécanique avant de pouvoir pénétrer dans le cortex des deux enfants.

Entrer dans leurs boîtes noires, gérer leurs activités cérébrales et apparaître chaque soir dans leurs rêves. Chaque soir il doit s'injecter ce liquide dans l'organisme. « *In a little time, il faudra que je change...* » pense-t-il en fixant le trou noir creusé par l'aiguille au milieu de ses veines devenues grises. « *In a little time, il faudra que je change la prothèse de mon bras.* »

À la manière d'un jouet aux membres interchangeables. « *Si au moins je pouvais remplacer ma fuckin' conscience by another...* »

Cette cérémonie, la seringue, le garrot, les veines noir cendre, toutes ces images ressemblent aux Heroin Addicts et leurs substances d'un autre temps. Une dépendance, des objets, un inconscient collectif disparu de toutes les mémoires. Mais ce sont les mêmes gestes, les mêmes attitudes, les mêmes réflexes pour entrer dans cet état de conscience altérée. Cet état d'esprit qui permet au docteur Willard de manipuler à sa guise les rêves de tous les enfants du bloc C.

Après avoir allumé une cigarette, penché la tête de côté, fermé les yeux, Wilson se retourne vers les écrans holographiques de son laboratoire. Dans l'ombre de ses paupières il sent leurs activités électromagnétiques. Il voit leurs contours, perçoit

leurs textures depuis sa chaise. La mutation de Willard ne peut se faire que lorsque cette substance blanc héroïne coule dans ses artères mortes. Le corps de Daisy prévoit le futur, le corps d'Elliot est une archive, le corps de Wilson, lui, peut entrer dans n'importe quel rêve et le contrôler. Le docteur Wilson Willard est un des nombreux enfants du bloc C. Devenu adulte, il travaille maintenant pour l'administration. Arrivée au système nerveux central, la substance se distille, Willard peut enfin commencer à jouer le rôle du Cadavre.

26.

Une odeur de beurre fondu et de sucre brûlé s'échappe du restaurant de nuit. À cette heure-ci le Phillies est pratiquement vide. Un chef-cuisinier, une serveuse et cinq clients. Le cuisinier prépare des crêpes. Il renverse la pâte dans la poêle luisante. Elle crépite pendant qu'il cherche le sucre dans une des armoires. La spatule en main, il la retourne et lèche ses lèvres maintenant humides de salive. Une odeur de viande brûlée se fait sentir. Les sourcils froncés, il tourne la tête, renifle, cherche ce parfum. À la viande s'ajoutent les relents d'une chair faisandée, pourrie depuis des jours déjà. Wilson s'approche de lui, ouvre la porte et quitte les cuisines laissant derrière lui les effluves d'une charogne rongée par le soleil.

Willard aperçoit les deux enfants en train de discuter, se regarder l'un et l'autre, et explose de rire. Devenu

Cadavre, il observe Daisy, baisse la tête devant cette petite fille. Devant un espoir avorté avant même d'être né, celui d'un homme rêvant d'avoir un enfant. « *She's so beautiful... Belle... Si parfaite, à croire qu'elle a vécu nine months dans le ventre d'une mère biologique...* » Mais Daisy est l'enfant d'une éprouvette, elle est aussi parfaite que synthétique. Wilson continue à la fixer tout en pensant à la trapéziste de *Freaks*. Chaque soir c'est le même scénario. Chaque soir il attend de longues minutes durant dans les loges avant d'entrer en scène et endosser la peau d'un Cadavre en putréfaction. Chaque soir il observe Daisy de ses yeux morts. Il rêve d'une famille, d'une femme. Et la petite fille aux cheveux noirs fait partie de ses enfants. Dans un coin de sa tête il s'est construit une maison, un intérieur en bois, une épouse aimante et un enfant qu'il chérit au plus profond de lui-même. Une autre vie, juste ça, rien de plus. Une vie existant dans son cerveau artificiel comme pour mieux la cacher aux yeux de l'administration. Willard entend les derniers accords d'Elliot Smith alors qu'il s'avance pas à pas vers la table des deux enfants. Les cordes jouées donnent le ton de sa démarche.

La voix du chanteur s'éteint lentement. Les pas de Wilson rythment les dernières secondes du morceau. Il pose le pied droit avant que le silence remplace le son d'une guitare sèche. Le petit garçon vient de le voir. Il fait comme si de rien n'était, reprend sa

conversation avec Daisy alors que son corps devient rigide, droit, tendu, sa chair se fait l'écho d'une peur palpable. Wilson peut la sentir, goûter son odeur. À quelques mètres d'eux, il peut voir la sueur perler, couler sur leurs fronts. Il imagine son goût salé. Willard déteste ce rôle. Devoir effrayer ces deux enfants. Faire peur à son enfant, Daisy. Il pense à elle. Jamais elle ne le prendra dans ses bras. Jamais, non jamais il ne sentira le plaisir d'avoir une fille comme elle. Alors il se contente de la regarder de loin. Créer une scène imaginaire. Mettre en place, objet après objet, un salon, des meubles. Des sons qu'il parvient à entendre dans le silence de son cerveau. La petite voix de Daisy lui disant qu'elle l'aime, sa voix mélangée au rire d'une fille qui s'accroche au cou de son père. Il pense à elle, il ne peut faire que ça... Imaginer.

C'est à ce moment-là que Wilson pose ses mains décharnées sur leur table. Il doit hurler, crier, renverser la table, jouer au croque-mitaine mais là, devant le visage de Daisy, devant ses énormes yeux verts (Pantone 3435C) il ne peut rien faire. Il essaye de reprendre son calme mais non, impossible, il n'y arrive pas. Des secondes durant leurs regards se croisent et Wilson lui dit : « *Get out !!! Sors de ce restaurant.* »

Je ferai semblant de vous poursuivre you and your boyfriend. Pars avec Elliot. Go Out !!!... »

Elliot

27.

Je cours. Je cours jusqu'à ce que ma respiration brûle la cage thoracique. Je cours jusqu'à ce que ma gorge s'enflamme. Je cours jusqu'à ce que mes organes inexistantes imploient à l'intérieur de mon corps. Je cours. Je tiens la main de Daisy. Je la sers aussi fort que possible. Je ne sais pas ce que le Cadavre lui a dit mais elle a attrapé mon bras pour qu'on puisse s'enfuir aussi vite que possible. « *Ne te retourne pas* » me dit-elle pendant que la porte du restaurant se referme derrière nous. Je ne vois rien. Il fait trop noir pour que je puisse voir mes pieds frappant le sol. Je ne vois que deux ombres flotter sur les trottoirs éclairés par les lampadaires. Deux ombres géantes, des monstres filiformes attachés l'un à l'autre. Le vent frappe mon visage. Il s'engouffre dans les manches de mon pyjama, se frotte à mon torse gelé par le froid. Et Daisy continue à courir devant moi. Ses cheveux s'envolent, ses mèches chatouillent mon visage. J'éternue une fois, deux fois et trois fois avant qu'elle ralentisse et s'arrête pour reprendre sa respiration. Elle respire. Inspire. Expire. Inspire. Expire et inspire aussi fort que possible pendant que j'essaye de cracher. Ma gorge se resserre à chaque respiration dans le son asthmatique d'un poumon d'acier. J'essaye de reprendre conscience mais non, je ne peux que recracher la bille qui entrave ma respiration. Vous savez, comme après un 400 mètres sans aucun

entraînement, tous les muscles de votre corps semblent hurler une chose qu'ils ne peuvent exprimer que par la douleur. Une douleur froide qui vous arrache les jambes.

« *On dirait que je brûle de l'intérieur* » dit-elle entre deux nuages de fumée. « *Regarde* », et elle penche la tête vers moi pour me souffler son haleine chaude et humide. « *Tu me suis ?* » demande-t-elle en pointant du doigt le pont et la rambarde de sécurité.

L'autoroute est vide, déserte. Aucun bruit ne vient tacher l'instantané marqué par quatre lampadaires et leur lumière cognant le béton. Daisy marche sur les flèches, les pointillés, les indications peintes en blanc. Elle sautille, s'arrête, lève la jambe droite avant de faire un bond sur une flèche. Pendant qu'elle s'amuse, je la suis d'un pas lourd, mon ombre s'étalant sur toute la bande gauche de l'autoroute. Je baisse la tête, regarde mes pieds s'enfoncer légèrement dans le macadam de la route. Je baisse la tête pour mieux me rappeler la scène qu'on vient de vivre. J'essaye de comprendre, de lire dans mes souvenirs. Je revois la bouche du Cadavre qui murmure quelques mots à l'oreille de Daisy. Quand je crois saisir un fragment, un début de phrase à travers les lèvres et leurs formes, le son disparaît aussitôt dans les brumes de ma mémoire, aussi vite que l'empreinte de mes pas dans le macadam de l'autoroute.

« *Qu'est-ce qu'il t'a dit ?* » Je lui pose la question en essayant de trouver la bonne position sur la barrière métallique. Pendant que je gesticule dans le vide, Daisy observe la ville qui s'étale devant nous. Le regard perdu dans le cœur de Tokyozaki, elle esquisse une phrase, « *Il m'a dit de partir* », comme si elle s'adressait à la ville elle-même. Sa cigarette se balance sous l'intonation d'une voix rouillée. La flamme du briquet la réveille aussitôt. Elle prend la clope allumée, cette petite fille anorexique drapée de blanc, entre ses doigts, se tourne vers moi, accoudée en direction de l'autoroute et m'adresse un petit sourire en coin. « *Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai fait quelque chose ?* » Ses yeux ont cet éclat, ce regard mutin. « *Non rien j'avais envie de sourire, c'tout...* » Elle s'arrête quelques secondes « *T'as jamais voulu partir d'ici ?* » La fin de sa phrase a cette teinte froide, impersonnelle, presque glaciale... Comment répondre à cette question comme posée par un vulgaire objet de plastique et de métal. « *Partir ? Pour aller où ?* » Et elle continue sur le même timbre, comme oxydé, rouillé par le manque d'air... de souffle... de vie. « *Je sais pas, juste partir, voir ce qu'y a derrière Tokyozaki.* » Pourquoi me poser cette question ? Maintenant ? À quoi pense-telle ? « *Heu... Non, je crois pas.* » Ses yeux se posent sur moi. Un petit sourire. Un clin d'œil et je retrouve enfin ma Daisy.

– Tu sais quoi ?

– Non.

– Je rêve de pouvoir m'envoler, dit-elle en battant des bras dans le vide.

[...]

– Regarde, fais comme moi... Bats des ailes et ferme les yeux, tu peux presque imaginer voler et partir loin, très loin d'ici.

Elle s'approche du bord de l'autoroute. La pointe de ses deux pieds dans le vide, elle fixe le ciel tout en agitant ses bras. Et Daisy ferme les yeux, se penche légèrement. Le vent agrippe ses cheveux noirs pour les laisser retomber dans le vide. « *Tu sais ce que je veux ???* » Je lui crie cette phrase comme pour la réveiller. « *Non.* » Elle se retourne enfin vers moi, baisse les bras et recule de quelques pas. Je lui murmure « *c'est savoir qui je suis* », alors qu'elle prend place sur la barrière de sécurité. Assise contre moi, son épaule frottant la mienne, elle lâche un petit éclat de rire. Une voix presque timide « *Hi hi !* » Avant de mettre sa main devant sa petite bouche à la manière d'une écolière. « *Je ne sais pas, c'est peut-être ce qui me manque* » dis-je pour continuer. « *Tu vois, comme un morceau à l'intérieur de toi... Tu sais qu'il y a un trou, un vide mais tu n'arrives pas à le combler.* »

– Tu t'appelles Elliot. Voilà... C'est aussi con que ça. T'es Elliot. Le reste tu le verras plus tard, ou pas.

- Laissetoi vivre, c'est ça qui te manque... Le présent... – Peut-être.
- Non pas peut-être. C'est ça ! Dis-moi un truc.
- Quoi ?
- Tu veux quoi, là, maintenant, tout d'suite ?
- Heu...
- Non ! Réfléchis pas, dis-moi !!!
- T'embrass...
- ...
- ...
- Et voilà... Tu t'sens comment maintenant qu'tu l'as fait ?
- Heu...
- Hi hi hi, voila ce qui te manquait... Agir... Bouger... VIVRE ! – Et regarde...
- Quoi ?
- Tu ne vois pas... Un chien...

Un chien marche dans notre direction. Ses pattes piétinent le macadam, écrasent le sol. Son corps famélique s'approche de nous. Un pelage cousu de blanc et noir entoure ses côtes. Le charognard ouvre sa gueule. Daisy recule. Je ne bouge pas. Son museau laisse une odeur de mort et le flottement d'une viande nécrosée. Un cri suraigu jaillit hors de sa trachée. Explose hors sa gueule. Il aboie. Grogne. Retrousse ses lèvres. « *Vite Elliot ! Cours !* » Mais je suis

terrifié. Je ne peux pas bouger. Je tremble. Mes bras, mes jambes, ma tête, mon corps tout entier tremble au moindre aboiement. Un mince filet de salive coule le long de sa gueule ouverte et vole dans les airs pendant que son corps saute et s'accroche à la poitrine de Daisy pour l'immobiliser au sol. Il continue à grogner face au visage de Daisy. Elle baisse les yeux. Cherche de l'aide du regard pendant qu'il explose sa salive contre ses joues. Je veux l'aider. Je veux la sauver. Je veux faire quelque chose bordel de merde ! La mâchoire à demi ouverte, un filet de bave pend entre ses crocs. Son long museau noir est dressé vers le nez de Daisy. Elle hurle. Pleure. Se débat alors que le chien aboie dans le bruit sourd d'une centaine de charognards. Entre deux éclats de bave je crois entendre la voix du Cadavre. La même voix que le monstre dans le restaurant. Le chien s'arrête quelques secondes. Ouvre sa gueule. Je vois son collier. Je sais que c'est le Cadavre. Des lettres sont gravées. Son odeur est la même. « *H+* ». Et le chien lui dit calmement : « *Excusemoi Daisy je n'ai pas le choix. Je n'ai jamais eu le choix.* » C'est le docteur. C'est le médecin. Je le sais. Le monstre ouvre sa gueule et la referme sur le cou de Daisy.

28.

Une sueur froide recouvre mon dos, elle me glace la peau au contact de l'air. Je me précipite dans le Placenta. La machine s'ouvre, je me blottis dans la chaleur de son habitacle. J'ai besoin d'elle. J'ai besoin

de me sentir en sécurité. J'ai toujours ces images en tête. Ce chien. Sa gueule. Ces crocs. Cette fille. Dans mon rêve, ma copine s'est fait dévorer par un chien. Je n'ai rien pu faire. Je n'ai pas pu l'aider. Je suis resté là, tétanisé. Je ne sais pas ce que signifie ce rêve, sa symbolique. Je ne saurais pas vous le dire. Le plus étrange c'est qu'elle semblait être vivante. Plus qu'une simple projection de mon inconscient, elle semblait être animée par quelque chose. Je ne sais pas pourquoi mais c'était plus qu'un rêve. C'est beaucoup plus que ça. Je crois que je l'aime. Je ne saurais pas vous l'expliquer. Le baiser que je lui ai donné avait une saveur, un goût que je ne retrouverai jamais dans la réalité. Jamais je ne retrouverai le goût sucré de ses lèvres dans le monde où je vis.

Je mordille la pointe d'un morceau de bois. Je l'enfonce, je le plante dans ma cuisse. Il pénètre sous ma peau. Je grave une courbe tremblante, un point hésitant, un cercle à l'intérieur duquel un cœur est maintenant tatoué. Je laisse de la place pour y inscrire un nom. « Daisy ». Plusieurs minutes suffisent pour y scarifier les cinq lettres d'un premier baiser. Ce n'est pas un tatouage, c'est bien plus que cela. C'est une cicatrice à vif. Une scarification qui ne peut se faire que dans la douleur. Je n'ai pas envie de la perdre. Je n'ai pas envie que ma mémoire la plonge dans les limbes de l'oubli. Je veux qu'il me suive tout au long de ma vie. Je veux qu'il perde. Je veux qu'il reste. Je veux que le temps n'ait d'impact sur lui qu'à la décomposition de mon corps. Je veux pouvoir goûter

au sucre de ses lèvres à chaque fois que je passe la main sur son nom gravé. Je veux revivre cet instant encore et encore et encore. Je veux que Daisy soit en moi, à l'intérieur de moi. Je veux qu'elle vive sous ma peau.

L'eau commence à envelopper mes jambes, mon bassin, mon torse. Le liquide amniotique recouvre mon corps et je me laisse aller. L'autre jour, je disais que je vous écrivais parce que vous étiez les seuls à me lire. Je vous écrivais parce que personne ne connaissait mon nom. Je vous disais tout cela mais la seule et unique raison c'est que je ne veux pas mourir seul. Je crois que c'est pour ça que je m'adresse à vous. Je veux laisser une trace, un signe, même celui d'une vie artificielle. Voilà pourquoi je m'adresse à vous. C'est pour ça que j'écris. C'est pour ça que je vous parle à travers ces caractères. Ça peut vous paraître stupide venant d'un enfant de huit ans, je sais, mais j'ai peur de mourir seul.

Je me recroqueville. Je mets mon pouce en bouche et me laisse bercer par les battements de cœur enregistrés. Je n'ai pas envie de laisser une dépouille vierge d'histoire. Un cadavre sans nom, sans passé. Alors je tatoue ma vie, mon histoire, mon nom à même la peau. Le liquide amniotique du Placenta et la pointe sèche d'un morceau de bois arraché à la table basse suffisent. Plongée dans la matière jaune (Pantone 612C), la pointe sèche pénètre, déchire lentement la

première couche de mon épiderme blanc et laisse une tache, un simple point sous la peau. Et ainsi de suite, je compose les lettres, les mots, les phrases de mon récit à force de patience et de temps. À vrai dire ce sont les seules choses qui m'appartiennent... La patience et le temps. Alors je reprends le contrôle de mon corps pour le remodeler, en faire une toile jaune (Pantone 612C) et verbale. Il me reste tout le côté mon bras droit pour vous parler, vous décrire le reste de ma vie.

Si vous lisez ces mots, c'est que je dois être mort, ne laissant qu'une histoire gravée sur son épiderme en guise de testament. Ma carcasse de plastique doit être quelque part, sur le sol, inanimée, couverte de caractères. Chaque partie de mon corps, chaque parcelle de peau jaunie par un liquide sec. Un cadavre froid, aussi froid que mon corps à l'instant où je me tatoue ces mots.

Je n'ai pas de souhait, aucune volonté, non. Je veux simplement que vous lisiez mon histoire jusqu'à la fin. Ça doit vous dégoûter de voir ce corps sans vie mais je veux que vous me prêtiez attention quelques minutes, quelques heures si possible pour me laisser l'illusion de ne pas avoir vécu pour rien, dans le silence aseptisé d'une chambre blanche. Je vous avais dit que le blanc était la couleur de la mort. « Une mort en blouse blanche. » La mort est toujours blanche alors j'essaye de jaunir ma peau.

29.

J'ai vu mon visage hier soir. Mon reflet sur le Placenta. J'ai cru apercevoir un autre enfant dans la chambre. Je ne pouvais détacher mes yeux de cette silhouette qui ne cessait de me fixer. Mon cerveau artificiel était bloqué. Plus aucune pensée ne pénétrait sa boîte noire. J'étais figé dans l'espace. Le temps n'existait plus.

Mes lèvres entrouvertes se tenaient à quelques centimètres de la carapace en plastique du Placenta. Les paupières baissées, je les relevai d'un battement de cils. Et d'un claquement net je me suis regardé. « *Alors c'est à ça que je ressemble ?* » Je m'observai à travers le Placenta. Je penchai la tête pour me toucher le visage. Les cheveux d'une main et les joues de l'autre. Devant mon double, je palpai un semblant de peau retrouvée à travers les perspectives éclatées. Je crois bien que c'était moi. Je me pinçai les narines pour sentir cette petite douleur longtemps oubliée. Palper ce visage qui était le mien. J'avais retrouvé mon apparence. Ce corps nu ressemblait au mien. Je voyais les minuscules lettres jaunes (Pantone 612C) qui tapissent la surface de ma peau.

Les grains de beautés sur mon visage qui lui donnent cette texture étrange, à la manière du plafond de ma chambre. C'était la toute première fois que je me voyais. La première fois en huit années. Un corps, des

membres, un visage que je trouvais délicieusement chaud.

J'avais quelque chose au visage. C'était un tatouage. Enfin ça ressemblait à un tatouage. Tout le côté droit était marqué par des lignes, des courbes, des cercle qui s'entremêlaient pour se terminer par une fine tige descendant le long de mon cou. C'était vraiment étrange. Un cercle entourait mon œil droit. Des « crop circles » tatoués, des « agro glyphe » imprimés à même le visage. Je ne sais pas. Plus je le regardais plus je me détachais de cette image déformée qui semblait être la mienne. Je ne savais plus si c'est moi. Si j'étais cet enfant ou si mon reflet ne faisait qu'imiter mes gestes, calquer mes attitudes. Il était plutôt beau, même très beau avec ces traces d'encre noire sur le visage mais j'avais du mal à imaginer que c'était moi. Je ne me voyais pas en lui. Je ne ressemblais pas à ça. Je ne lui ressemblais pas.

Depuis le temps que j'imaginais mon visage... Je m'étais fait une image mentale. De la couleur de mes cheveux à celle de mes yeux. Mais là, face à lui...Je savais que mes membres se finissaient par un moignon qui s'imbriquait parfaitement dans les épaules et les hanches. Je savais que ma peau était aussi blanche qu'hermétique. Je savais que des lignes peintes et des inscriptions noires délimitaient chacun de mes muscles. Je savais que mon corps ressemblait à un soldat de plastique mais là... devant mon

reflet... Devant mon visage... Je ne savais plus à quoi ressembler.

30.

Ma chambre ressemble au théâtre d'une bataille historique. Mon lit est debout contre le mur, la table basse repose dans coin. J'ai tout renversé. Tout y est retourné comme pour tirer un trait sur le passé. Je quitte ma chambre pour le Placenta. Je quitte un monde pour un autre. Le drap de mon lit nage à mes coté. C'est la seule chose que j'ai prise avec moi dans ma fuite. Mon pyjama repose sur le carrelage en damier comme un drapeau blanc. Celui d'un enfant qui s'avoue vaincu face à l'ennemi, face à sa propre chambre. Je ne supporte plus son silence, sa couleur, ce froid qui m'éclate les yeux à chaque réveil. Je ne supporte plus rien. J'ai dû fuir. Le Placenta m'a accueilli comme le ferait une mère avec son enfant. Les bras ouverts et la chaleur d'un ventre contre mon oreille. J'imagine toutes ces scènes pendant que la seringue cherche une veine.

Je passe toutes mes nuits dans le ventre en plastique de cette mère imaginaire. Je me réveille dans son corps. Je bâille, je me nourris dans son organisme, je m'oublie lentement pour ne laisser qu'une coquille vide et recroquevillée sur elle-même. Chaque jour, la seringues'enfonce de plus en plus profondément dans mon bras. Son liquide à la couleur héroïne coule dans mes veines pour les refaire vivre. Une chaleur

m'envahit et je perçois les doux battements d'un cœur enregistrés.

Je vis maintenant dans cette bulle. Je fais partie intégrante de son organisme. Je suis devenu le prolongement biomécanique de cette machine. Je suis devenu un composant essentiel. Plus que cela, je suis son noyau. J'ai fusionné avec le Placenta. Je suis devenu le Placenta.

Daisy

31.

Couchée sur le sol en damier, Daisy regarde la caméra installée dans le mur de sa chambre. Les coudes posés sur le carrelage, ses avant bras oscillent à la cadence d'un monologue gestuel. Elle sait que le docteur Willard la regarde depuis la salle de contrôle. Elle sait qu'il vient d'arriver pour une réunion avec le vigile. Elle sait qu'il vient de recevoir un rapport d'observation. Et elle veut simplement lui dire bonjour, dessiner des gestes dans les airs, un simple « hello » à celui qui apparaît dans ses rêves pour mieux l'effrayer. Derrière l'écran de surveillance qui retransmet sa petite silhouette, Daisy voit quelqu'un de perdu. Un homme paumé dans un monde qu'il ne comprend pas. Alors elle tente de lui parler. Connaître celui qui se cache dans l'ombre d'un grand méchant loup. Willard vient de lui répondre par un timide hochement de tête, elle sourit, continue sa conversation graphique, lui demande comment est-ce qu'il va. Au bout de quelques secondes Daisy perçoit un petit oui dans les mouvements de ses lèvres. Elle esquisse maintenant un léger sourire. « *Vous n'êtes pas si méchant que ça...* » Et commence à tirer sa langue rose pâle (Pantone 1775C).

Elle sait que le docteur Willard entre chaque soir dans ses rêves. Elle en est consciente. « Une intuition », dirait-elle de son grand œil amusé. Elle sait que ses

rêves sont simulés, qu'elle ne contrôle rien. Que le seul endroit aussi personnel que les songes ne lui appartient plus. « *À vrai dire ça m'est égal, tant que mes rêves ont un peu de couleur et de sucre.* » C'est pareil pour les caméras de surveillance quand elle est en liberté. Leurs lentilles lui importent peu tant qu'elle peut sentir le vent souffler sur les minuscules gerçures de ses joues glacées. Elle sait que Willard est le machiniste qui actionne les poulies derrière ses paupières closes. Elle sait tout cela mais pour l'enfant en robe d'hôpital, pour « Ellie »... Non elle a beau connaître son vrai nom, quelque chose manque, « une drôle d'impression ». Il ne se fond pas dans le décor, sa silhouette se détache du papier peint. Il y a quelque chose d'étrange, de surprenant. « *Comment quelqu'un peut-il vivre le même rêve que moi... Hi hi hi ! Arrête d'être stupide Daisy.* » Et elle rit de sa petite voix cassée avant de hausser les épaules. Elle se lèche doucement la bouche pour retrouver le goût de ces lèvres. Celles d'Elliot. Il était pourtant réel presque vivant se dit-elle. « *Et ce baiser, hummmmm... J'sais pas. C'est p't-être le petit garçon de mes rêves. Celui que je voudrais plus tard avoir à mes côtés. P't-être que mon rêve me montre ce qui peut arriver si j'sors de ma chambre. Oui j'crois qu'c'est ça, je rêve de la vie que je peux avoir si je pars de cet endroit...* » Et Daisy continue à passer son doigt sur sa lèvre inférieur avant de remonter et embrasser l'autre lèvre.

« *Marre de cette chambre...* » La tête penchée, ses yeux louchent sur deux télévisions qui s'entrechoquent avant de se séparer l'une de l'autre aussi loin que possible. La pièce vient de tomber. Tout s'est joué à pile ou face. Pile elle reste. Face elle part. C'est aussi simple que ça, aussi enfantin que faire tournoyer une pièce de monnaie dans les airs et attendre sa réponse. Comment prendre une décision aussi importante sans prendre en compte tous les éléments qui viendraient s'y greffer. Comment avoir un avis aussi tranché que celui d'une pièce de monnaie. « *Non* », se dit-elle. « *Pour savoir ce que je dois faire, il faut que je fasse appel à Mr Pile et Mme Face* ». S'en remettre à eux. Quitter ou rester. L'enjeu est bien trop grand pour ne pas se perdre dans les méandres d'un monologue sans fin. Couper la rhétorique avant même qu'elle pointe son museau. Prendre de la distance, avoir un avis aussi froid qu'objectif. Qu'est-ce qui conviendrait mieux qu'une pièce de monnaie pour répondre à cette question ? Et madame Face mit fin à toute subjectivité parasite. Demain elle quitte le Bloc C. « *Au jour le jour* » murmure-t-elle en sifflant, la tête à la renverse sur son canapé retourné.

32.

Quitter sa chambre. « *Rien de plus simple* » pense Daisy devant le mur qui lui fait face. « *Suffit de reproduire les fréquences simultanées de l'insecte biomécanique* » murmure-t-elle tout en bâillant. Elle

n'a pas dormi de la nuit. Les cheveux en bataille et les yeux humides de sommeil, elle se rappelle l'installation du poste de télévision par les quatre Monolithes. Le cafard mécanique avait émis une salve de 770-1 209 Hz pour entrouvrir le mur entre deux ressacs. Couchée dans son lit, elle avait fermé les yeux dès qu'elle avait entendu le crachat sonore de la blatte numérique. Daisy avait modifié les modulations de son système néolimbique pour simuler le rêve d'une petite fille. Elle savait qu'ils venaient pour installer un nouvel objet dans sa chambre alors pourquoi ne pas les observer par la fente de ses yeux à demi fermés.

« *C'est aussi simple que 2 et 2 font 4* » grogne-t-elle d'une voix rauque de nuit blanche. Elle se penche devant le mur transformé en vague et se met à genoux pour entrer par l'ouverture créée par la tempête murale. « *Comme Alice quand elle devient toute petite et se r'trouve devant une minuscule porte.* » Mais Daisy n'a pas de clef, juste une diode infrarouge dans les mains. Elle avait dû arracher les Micro-Caméras qu'ils avaient installées derrière les nerfs optiques de ses deux yeux. « *Je suis deux fois plus pirate que n'importe quel pirate* » se dit-elle après avoir noué son drap déchiré et imbibé par son propre sang. Un coton blanc taché de rouge vermillon (Pantone 181C) devant sa cavité oculaire maintenant vide. Ce n'est plus une petite fille de silicium mais une poupée à l'œil qu'un enfant vient d'arracher. « *Pfff... Si à chaque fois qu'je sors il faut que je m'arrache l'œil*

droit... Y'en a marre...» Le vigile et le docteur Willard ne comprendront jamais l'ampleur de sa mutation. Même sans ses yeux, elle perçoit la moindre activité électromagnétique. Depuis la plus petite fibre musculaire à celle d'un mur de béton et de courants artificiels. Derrière le drap de son lit, elle perçoit le monde, les objets, les gens comme de simples formes géométriques. Un carré, un rectangle ou un cercle, tracés les uns sur les autres pour former l'image d'un Homme ou d'un objet. Dans l'obscurité la plus totale, elle voit les choses à la manière d'une craie sur un tableau noir. Elle perçoit les courants électrique du monde qui l'entoure. Une suite de dessins vectoriels dans la nuit de son regard.

33.

Ce même ascenseur. Ces mêmes chiffres qui défilent les uns après les autres. Ce même écran qui affiche les mêmes scènes de vie perdue à jamais. Le même signal électrique d'un piano converti en vibration sonore. Daisy voulait quitter cet environnement qui ne faisait que se répéter encore et encore d'une forme à l'autre. Elle voulait en finir avec cette nostalgie. Ce semblant de vie. Pourquoi les machines voulaient-elles recréer la vie. Pourquoi vouloir retrouver le souffle d'un nouveau-né, les battements d'un vrai cœur, les pulsations cardiaques d'un flirt amoureux. Pourquoi voulaient-elles recréer ces instants, ces clichés. Pourquoi, arrivé à ce stade de l'évolution, voulaient-elles régresser ? Créer des hommes et des

femmes de chair et de sentiments. Pour vouloir retrouver quelque chose d'aussi primaire que les sens ? L'émotion ? Le sentiment qui survient après une caresse, une gifle, un souffle tiède ? Ça n'avait aucun sens, aucune logique d'après elle, « *toute façon j'm'en fous* ». Dans le ventre creux d'un vieil homme de métal, debout au milieu de l'ascenseur, Daisy observe, pendant quelques secondes la réalité froide de cet espace clos. Elle voit les choses comme elles sont et comme elles seront à jamais. « *Bordel de merde c'est chiant* », dit-elle avant de battre des bras dans le vide pour mieux s'envoler. « *Si j'veux être un oiseau, je n'ai qu'à l'imaginer* », dit-elle tout en sachant que jamais elle ne pourra vraiment quitter cette ville.

Non, elle ne pourra jamais s'échapper de cette ville pense-t-elle en enjambant les corps des sentinelles qui tapissent le sol. Des bras désarticulés, des masques de Venise, des jambes qu'elle venait de démembrer, des torsos déchiquetés par ses petites mains, ne laissant plus de place à la petite fille pour atteindre les portes de l'ascenseur. Et elle se faufile dans l'ouverture, se retourne pour saluer poliment les cadavres mécaniques avant de sortir.

Respirant l'odeur d'une nuit aussi froide qu'humide elle fait quelques pas pendant que les portes de l'ascenseur se referment derrière elle et claquent leur masse de métal l'une contre l'autre. Debout devant la ville, elle commence à tourner sur elle-même, de plus

en plus vite, encore et encore et encore dans l'ivresse d'une légère brise l'accompagnant le temps d'une danse improvisée. Elle tourne, tourne, tourne, tourne et trébuche, tombe à terre et rit aussi fort qu'elle le peut.

34.

Sur le toit de la tour, Daisy observe la nuit. Couchée sur le dos, le visage face au ciel, elle esquisse de sa main droite quelques lettres. Un F suivit d'un U parmi les têtes d'épingles jaunes (Pantone 3945C) et lumineuses qui tapissent le ciel. Continue par un C et un K, avant de pouffer de rire. Le visage plongé dans l'insulte qu'elle adresse à Dieu, le drap qui cache ses yeux vole dans les airs pour retomber et envelopper le cil posé sur sa joue droite.

Une pensée qui vient de la foudroyer, celle se jeter dans le vide. Et elle se lève machinalement avec les gestes programmés d'un automate. Embrasée par cette pulsion, Daisy s'avance pour enjamber la balustrade. Ses gestes, sa démarche, les traits de son visage, tout a changé en l'espace d'une fraction de seconde. Un pantin face à l'inévitable, voilà à quoi elle ressemble devant la ville, un monstre qui vit, respire et déglutit ses habitants. Tokyozaki semble s'offrir à elle comme une machine, une entité dont elle ne pourra jamais s'échapper. Non, quand elle y pense, la ville la suivra au plus profond de ses rêves pour mieux tacher les couleurs du restaurant de nuit d'une coulée aussi noire

que dense. La ville étalera ses tentacules au milieu des sons et des images pour déchirer la fourrure du lapin blanc qu'elle suit tous les soirs. « *Je ne pourrai jamais quitter cet endroit* » dit-elle entre deux respirations à la fréquence blanche et sonore. Cette prise de conscience aussi froide que tranchante vient d'enlever la moindre trace d'humanité dans le son de sa voix, la silhouette de son corps, le noyau de son être, tout est aussi froid que son épiderme synthétique.

Et elle pose le pied dans le vide. « *Agite les bras...* » crache-t-elle dans le bruit étouffé d'un enregistrement automatique. « *Agite les bras...* » Sa jambe emporte le reste de son corps dans sa chute « *... Et imagine que tu voles.* »

Daisy tombe comme une icône crucifiée, les deux bras levés à hauteur des épaules. Le vent claque son visage, pénètre dans les gerçures de ses joues, emporte ses cheveux noir corbeau. L'image d'Alice au pays des merveilles vient se greffer dans son cerveau artificiel. Alice qui tombe dans un trou. La tête de Daisy cogne la façade de l'immeuble, arrachant une partie de son visage. Alice qui voit une étagère. Elle tombe de plus en plus vite laissant derrière elle une traînée de sang. Alice qui prend un pot de confiture vide. Son corps tourne dans les airs. Le sol se rapproche. Encore. De plus en plus rapidement. Des flashes apparaissent. Des instantanés. Elle voit Elliot.

Son sourire en coin. Ses grains de beauté. Les pieds de Daisy frappent le rebord d'un étage. Ils s'arrachent, laissant deux moignons de sang et de plastique au bout de ses jambes. Elle sent les lumières jaune sale (Pantone 3965C) des lampadaires. Elle perçoit leur activité électrique. Elle voit dans le vide de ses yeux des cylindres blancs crachant une lumière. Et tout son corps s'explode contre le trottoir. Du sang artificiel jaillit hors de ses membres. Son visage éclaté frappe le macadam avec le bruit sourd d'un corps qui rebondit sur la surface gelée du béton. Ses bras se désarticulent pour voler dans les airs et retombent au milieu de la route.

Et elle commence à sourire à travers le trou de sa mâchoire inférieure désossée. Il s'écarte, s'ouvre pour recracher une série de sons. Un rire naturel devant l'absurdité de la scène. Elle est toujours en vie. Une marionnette sans fils encore consciente. Son gloussement de gamine se répercute dans la nuit. « *J'ai l'air d'une conne maintenant* » dit-elle au milieu de son demi-sourire.

Docteur Wilson Willard

35.

Les deux doigts serrant son avant-bras à peine douloureux, il peut encore sentir les brûlures de cigarette sur les cratères blanc, sur la chair à vif. « *Cet instant précis où le cri le plus primitif is the only way de donner forme à ce...* », dit-il en imitant la voix haut perchée d'une petite collégienne dépressive. « *Ce truc qui te ronge les entrailles since ever. Then yes, tu peux le représenter par une boule noire de suie, lui donner le nom de mal-être intérieur, gouffre existentielle or any psychanalitic bullshit.* » Assis sur le bureau de son laboratoire, il gesticule. Pantin hystérique. « *You can't do nothing pour lui échapper. Alors hurlez mes amis, jusqu'à ce que vos cordes vocales éclatent. You can scream your angst jusqu'à ce que les fantômes t'entendent, ça ne changera absolument rien. Elle sera toujours là.* » Maintenant debout, la main droite sur la hanche, il fume le reste de sa cigarette avec le petit doigt levé. « *Présente dans les moindres gestes que tu essayeras tant bien que mal d'esquisser, to the sound of your voice. Elle te suivra partout, faut juste trouver le moyen de la calmer, lui donner un visage, une apparence, I don't know, ce monstrueux besoin de connaître son nom.* » La fumée qu'il avale a ce goût de viande brûlée, celle de son avant-bras « *Alors oui, crier, écrire, peindre, filmer, la photographier, se taillader les cuisses à coups de lame de rasoir, brûler son avantbras avec*

un joint still smoking » dit-il en montrant son bras dans un geste aussi caricatural que grotesque, à la manière d'un présentateur japonais sous amphétamine qu'il avait aperçu une fois à l'écran de l'ascenseur. « *Voilà comment tu peux l'apprivoiser* » termine-t-il avant de faire une petite révérence à un public absent.

« *Fuck You !* »

À côté des écrans holographiques, une boîte noire est branchée au système informatique de Willard. C'est le cerveau de Daisy qui est connecté par un réseau de câble et de fils. Sa conscience. « *C'est tout ce que j'ai pu récupérer* » souffle Willard en caressant le cube de métal. « *C'est tout ce que j'ai pu récupérer, my little Daisy.* » Son visage effleure la masse noire, sa joue frotte le métal comme pour mieux sentir cette matière. Sur un écran apparaît le visage de la petite fille. Son visage avant qu'elle saute de l'immeuble, la tête en avant. Un sourire en coin éternellement dessiné sur la photographie lumineuse qui maintenant éclaire le buste du médecin. Ce n'est qu'une photographie, rien de plus, un polaroid pour mieux se rappeler celle qu'il considère toujours comme sa propre fille. Il n'a toujours pas réussi à établir une communication avec cette boîte noire. Non rien, juste un cube silencieux qui renferme un cerveau artificiel. Willard a pu l'alimenter avant qu'il ne soit trop tard. Alimenter son cerveau avant que Daisy tombe dans les limbes d'un formatage automatique. À la manière d'un patient maintenu en vie, elle survit grâce à un

voltage précis et un système d'alimentation. Et Willard regarde la photographie de Daisy sur l'écran tout en parlant à ce cube hermétique. « *Don't worry Daisy... Je prendrai soin de toi... Don't worry... I love you...* »

Elliot

36.

Je n'ai presque plus de place pour tatouer mon histoire. Les caractères recouvrent pratiquement tout mon corps. Il me reste le bras droit. Je vais devoir vous laisser. Ma vie est maintenant intra-utérine. L'aiguille se plante sur le cratère noir au milieu des veines mortes de mon bras. J'ai mal. La douleur se diffuse jusqu'à mon épaule. Elle se fait de plus en plus vive. Lancinante. Tranchante. Je suis trop fatigué pour quitter le Placenta mais pas assez pour m'oublier dans le sommeil. J'ai l'impression que mes os hurlent, aboient, grognent et gueulent une douleur froide qui se plante dans chacun de mes os jusqu'à se fracturer de leurs cris. J'ai envie de m'arracher la peau, me gratter jusqu'au sang, jusqu'à la chair blanche, à vif. Quelque chose ne va pas. Quelque chose ne va plus. Je ne sais pas. Cette enveloppe synthétique est trop étroite.

Trop fine pour moi. J'ai envie de m'arracher les membres, les côtes, chaque organe. Mettre mon corps

à nu. Il n'y a que ce liquide blanc qui me soulage. Ce liquide injecté. Je m'oublie dans sa chaleur. Je me blottis dans ses abysses. Je vais bientôt retourner dans l'autre monde. Je vais bientôt vous quitter. Mais avant ça, je voulais vous parler une dernière fois. Vous prouver que je suis bien en vie. Que j'existe. Que je respire. Je veux prouver que je suis plus qu'un corps artificiel, qu'une chair de plastique lisse. Je veux le faire mais je ne sais pas comment. Peut-être recommencer par le début. Oui... Ça serait une bonne idée. Je m'appelle Elliot. J'ai huit ans. Je vis dans une chambre blanche et ceci est mon histoire...

Tokyozaki

37.

Dehors il pleut, la ville saigne. Ses immeubles, ses façades de béton aux visages balafrés, tachés de noir, tailladés par le sel de ses larmes. Les armatures d'acier se tordent sous le poids de sa peine. Elle s'incline, se penche, ivresse lacrymale, Tokyozaki titube, chante en larsen, racle sa gorge avant de parler. Elliot, Daisy et le docteur Willard entendent sa voix, ses mots. Plongée dans un coma artificiel, Daisy continue de rêver. À l'intérieur du restaurant de nuit, l'haleine alcoolisée de la ville lui englue les naseaux. Tokyozaki bâille, somnole, ferme les yeux pour mieux parler à ses enfants. Elliot l'entend depuis le Placenta. Il ne quitte plus cette coquille de plastique. Il travaille maintenant pour la ville. Elle lui a donné l'existence dont il rêvait. Une autre vie à travers une aiguille et un liquide blanc héroïne. Tokyozaki ressemble à une femme enceinte qui les porte en son ventre, une mère qui leur parle de sa voix nasillarde, caresse son nombril de ses longs doigts décharnés, ridés, creusés, brisés par le temps. Ses entrailles sont de chair froide et de macadam mouillé. La paume de sa main épouse son ventre rond alors que trois de ses habitants se blottissent lentement dans son utérus de néon et de pluie. Willard a enfin la fille qu'il a toujours voulue, un cube noir et hermétique qui porte le nom d'un personnage de dessin animé. Couchés, endormis dans ses immeubles couverts de Placenta,

recroquevillés à l'intérieur de son cadavre, cette vieille femme leur murmure qu'elle n'accouchera jamais, non Tokyozaki aime trop Daisy, Elliot et Willard pour les laisser partir. Ce n'est qu'une pieuvre de béton et de métal après tout, une gigantesque machine terrifiée à l'idée d'être seule.

FIN

Remerciements:

À C. D. pour son « museau ».

À I. B. sans qui ce roman n'aurait été
qu'un paragraphe.

À Matt Elliot, Dj Baku et Sixtoo pour
m'avoir accompagné à leur manière.

Et à mon père, mon ami, André Spailier, le
plus bel homme que je connaisse.

© éditions imho 2009 pour la première édition
sous le titre *Shiro*

Dépôt légal : janvier 2010

ISBN : 978-2-91551-748-4

www.imho.fr

© Hypallage Editions pour l'édition numérique
19/08/ 2020

ISBN : 978-2-37107-172-8

www.hypallage.fr

